VOLUME VII | WINNIPEG, MARDI, 13 AVRIL 1920 | NUMERO 44

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"
ABONNEMENTS:
Canada et Etats-Unis - $2.00
Union Postale - - $2.50

LA LIBERTÉ

Imprimé et publié par la
WEST CANADA PUB. CO. LTD
619 Ave McMcDermot
Téléphones - Garry 4264

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Respectons-nous

C'est un vice, doublé d'une sottise, d'avoir trop bonne opinion de soi; ce n'est pas mieux d'abuser par défaut.

Comme groupe national, les Canadiens-français sont plutôt portés à rester en deça que d'aller au-delà de la bonne moyenne. Nous pêchons par excès de modestie en laissant trop souvent les sphères d'influence aux autres, alors que nous pourrions nous les assurer; pour un groupe national, c'est une sottise, c'est de plus un élément de faiblesse, ce qui est plus grave.

N'est-il pas vrai qu'un trop grand nombre des nôtres ont la faiblesse de n'estimer que ce qui est anglais? Ailleurs que chez nous, n'y a-t-il jamais que des succès? Il faudrait être naïfs pour le croire.

Que toutes nos affaires ne soient pas toujours couronnées de succès, c'est chose certaine; en cela nous logeons à l'enseigne où habitent plus d'un appartenant à la race soi-disant supérieure. Il ne faudrait pourtant pas perdre de vue que le groupe français du Canada, parti de rien, sans capital, sans influence politique, a pourtant, produit les parlementaires les plus distingués, et est en voie de faire sa trouée vers les sommets dans l'industrie, le commerce et la haute finance.

A ceux des nôtres qui ont la petite faiblesse de tout admirer chez les autres, et de tout mépriser chez eux, nous proposons comme sujet de méditation les paroles d'un homme qui n'est pas des nôtres. Sir Mortimer Davis, président de l'Imperial Tobacco Co., a adressé la lettre suivante au Comité de Souscription de l'Université de Montréal, en la faisant accompagner d'un chèque de $10,000.

"Je suis heureux de vous remettre cette souscription d'abord parce que l'Université de Montréal fait oeuvre éminemment nationale et qu'il y va de l'honneur et de l'intérêt de tout Canadien, sans distinction de race ni de religion, d'en faire une institution d'enseignement, qui soit à la hauteur des aspirations du peuple canadien; ensuite parce qu'en souscrivant en faveur d'une université catholique nous avons conscience d'acquitter une dette de reconnaissance. L'expérience de ces dernières années m'a prouvé que nulle part on ne pourrait trouver population plus respectueuse des lois et de la liberté individuelle que celle du Québec. Le Canadien-français est un peuple paisible et amoureux de l'ordre; il ne se laisse pas séduire et emballer par les théories subversives du socialisme et du radicalisme. Le capitaliste ne craint pas de faire de forts placements en cette province, car il sait que toute entreprise légitime aura l'appui de la plus grande force morale qui soit. Cette force c'est la bienfaisante influence de l'Eglise catholique et de son admirable clergé.

"Je souhaite que votre campagne en faveur de l'Université de Montréal obtienne plein succès, et que cette université atteigne aux sommets où elle vise."

Nous avons des points faibles; qui n'en a pas? Nous avons assez de qualités natives et d'oeuvres accomplies dans tous les domaines pour ne pas prendre, comme naturellement, notre place au second plan. Les autres nous mettent en tête sur plus d'un point, pourquoi trouvons-nous, chez nous, un nombre si considérable de zélés du dernier rang.

Nous avons ample matière à nous respecter, respectons-nous; notre dignité le requiert et notre intérêt l'exige.

La botte de foin

Le *Catholic Record*, en 1918, parlant des élections de l'Ontario et des manoeuvres très louches des Orangistes, brossait le petit tableau suivant, qui ne manque pas de piquant:

"Un jour, un homme avait un âne qui le servait avec la fidélité caractéristique à cette bête peut intelligente. Cependant l'âne avait un défaut: c'était une répugnance insurmontable à traverser les ponts. Arrivé à un pont, l'âne refusait obstinément de marcher et son maître ne pouvait ni le tirer ni le pousser de l'autre côté. Pour vaincre cette antipathie le rusé maître eut l'idée de tenir devant l'âne une "botte de foin". L'âne obstiné, hypnotisé par cette vue, avançait rapidement à mesure que le maître reculait et traversait le pont. De l'autre côté, le maître remettait la "botte de foin" à l'écart, pour s'en servir au prochain pont.

"La "botte de foin" que le politicien tient en avant du cultivateur protestant de l'Ontario, c'est "l'Eglise de Rome". Et, jusqu'à présent, le politicien n'a jamais manqué son coup pour faire franchir au cultivateur protestant, le pont d'une élection. Sans doute, il y a d'autres ânes, mais pour le moment, le cultivateur ontarien est en vedette et le public s'occupe très peu des "autres". La "botte de foin" est assez crottée, maintenant; mais pour l'âne, c'est encore le mets le plus appétissant qu'il puisse imaginer. Une fois, c'était French Domination, *un moment c'était le décret* "Ne Temere", *mais toujours ce fut l'Eglise de Rome, sous une forme ou sous une autre, irrésistiblement appétissante pour l'âne.*

"Ceux qui vivront pour voir la prochaine élection feront bien d'observer la manoeuvre à la tête du pont. Il en est qui pensent que l'âne ne s'y laissera plus prendre; mais ceux-là connaissent peu la rouerie de son maître politique, l'efficacité de l'aide des pasteurs et l'infinie sottise de l'âne lui-même."

Ceux de nos lecteurs qui ont pris connaissance de l'article de rédaction du *Free Press*, de Winnipeg, numéro de mercredi, 7 avril, intitulé "*Une menace au système des écoles publiques*", n'ont sûrement pas pu s'empêcher de penser à la botte de foin. Le *Free Press* se prépare évidemment à faire une campagne électorale en se servant du préjugé, à défaut de bonnes raisons.

Le système des écoles publiques au Manitoba est menacé comme le rocher de Gibraltar. Moins que personne le *Free Press* en doute, mais s'il peut soulever le préjugé, peu importe les moyens employés; tous sont bons.

C'est la botte de foin. Elle est aussi crottée qu'elle peut être; reste à savoir si la couche de crasse sera assez épaisse pour soulever le coeur de l'électorat,

Qui vivra verra.

Pour nous, après la campagne de l'Unionisme à Ottawa, aucune saleté n'est de nature à nous surprendre. Il n'y a qu'à laisser couler l'eau sale; aucune représentation raisonnable n'est capable d'impressionner ceux qui manient cette cuvette.

Aux Communes

Les politiciens ont fait durer les vacances parlementaires jusqu'à mercredi soir, pourrait-on dire, en ce que les séances de mardi et du lendemain n'ont guère servi qu'à tenir le temps en attendant des nouvelles des élections partielles de Saint-Jacques et surtout du Témiscamingue, dont le résultat est maintenant connu. Dans les deux cas il a été défavorable au gouvernement, et il en résulte un regain de vigueur morale dans les doubles rangs de l'opposition. Car on ne peut oublier que les Fermiers-Unis ont remporté la plus grosse victoire des deux, ayant à combattre à la fois un candidat unioniste et un libéral, et leur prestige en Chambre grandira inévitablement après que leur nouvel adepte aura été présenté à l'Orateur par M. Crerar et l'un de ses lieutenants, le docteur Clark ou M. Maharg.

Le fait est que l'on entend prédire couramment aujourd'hui dans les cercles parlementaires que les Fermiers pourraient bien compter une centaine de représentants dans le prochain Parlement, ce qui en ferait le groupe prédominant auquel les libéraux seraient très heureux de se joindre pour occuper le pouvoir. Il est vrai que d'autres groupes se formeront peut-être aussi, celui du Travail par exemple, auquel se rallierait le nouvel élu du Témiscamingue, M. Macdonald, qui tout en se réclamant des Fermiers, n'en est pas moins un ouvrier à teinte socialiste. On a déjà dit qu'il y aura de si nombreux groupes après les prochaines élections générales, qu'on aura un parlement-mosaïque, pour ne pas dire de "*crazy-work*".

Il en dépendra nécessairement du plus ou moins de cohésion que pourra montrer le parti unioniste, et du chef avec lequel il se présentera devant l'électorat. On n'en voit pas qui ait beaucoup de chance à part sir Thomas White, mais même celui-là offre des points faibles au point de vue électoral. Il est attaché trop étroitement à la grande finance de Toronto pour commander une bien grande popularité dans le reste du pays, qui n'aime pas Toronto et s'en défie, non sans raison parfois. Et même s'il était victorieux et se voyait confier les rênes du pouvoir, M. White n'y réussirait peut-être pas comme on le prétend en certains quartiers. Il est homme de chiffres plus que diplomate, et meilleur en calcul qu'en psychologie. Il restera probablement à ses millions et ce sera tant mieux pour lui personnellement. Que si l'on se demande alors par qui le pays sera gouverné en ces prochaines années, personne ne peut le prédire au juste, mais au lendemain de la victoire des Fermiers dans Témiscamingue, on sent une impression générale qu'il pourrait bien se réaliser une alliance Crerar-King-Gouin ou Lapointe, qui nous donnerait un gouvernement composite d'une assez bonne allure et avec lequel il devrait y avoir moyen de s'entendre en général.

Contre cette éventualité, les Unionistes joueront la carte de la protection modérée, à laquelle ils comptent rallier une bonne partie de la province de Québec, qui devient de plus en plus industrielle comme on sait. La carte est bonne, mais tout dépend de la façon dont elle sera jouée, à quel moment et par qui. La guerre est une affaire de tact, disait Napoléon, et ainsi de la politique. Ce que la province de Québec peut faire de mieux, en tout cas, c'est de se rappeler qu'elle a des droits spéciaux à revendiquer, que sa situation est différente de celle des autres provinces, en ce qu'elle est le boulevard de la race française et de la religion catholique, et qu'elle court à sa propre défaite en s'attachant étroitement à l'un ou l'autre des partis à majorité anglo-protestante qui se disputent le pouvoir, qu'ils s'appellent libéral, conservateur ou fermier. Nous avons beaucoup souffert dans le passé de la maladie de l'esprit de parti, il est grand temps de nous en apercevoir et de penser par nous-mêmes, et pour nous-mêmes. Pour cela, il faudrait n'envoyer au Parlement que des hommes de caractère, et leur faire comprendre qu'on les envoie là pour représenter les Canadiens et non pas ceux dont les idées sont au contraire des nôtres, sous prétexte qu'ils sont du même parti. Nous ne devrions pas avoir d'autre parti que celui de notre race et de notre religion, et tout autre drapeau nous éloigne de notre véritable destinée.

* * *

Le Sénat a repris le cours de ses séances, interrompu depuis plus de trois semaines, et il a concouru sans difficulté à la ratification du traité de paix avec la Bulgarie déjà votée par les Communes. Il en est cependant résulté un débat de quelques heures auquel le sénateur Belcourt a pris part, en faisant ressortir surtout la protection accordée aux minorités en Bulgarie, tandis qu'on en prive celles-ci au Canada au point de vue scolaire surtout. Nous croyons intéresser les lecteurs de l'*Hebdo-Information* en donnant ici des extraits du discours prononcé à cette occasion par M. Belcourt:

"C'est la deuxième fois, dit-il, que la Ligue des Nations pose une déclaration de principes au sujet de la protection des minorités; elle l'avait déjà fait dans le traité avec l'Allemagne. Elle leur reconnaît le droit absolu à l'exercice de leur religion et de leur langue. Elle va plus loin, et garantit aussi la liberté de l'enseignement, spécifiant soigneusement que les minorités toucheront leur part des argents publics pour l'entretien de leurs maisons d'éducation de toute nature. Poussant plus loin encore la sollicitude pour les droits des minorités, la Ligue proclame que si ces droits sont méconnus, dans un pays, les autres pays auront le droit d'intervenir et de prendre, comme il est dit au Traité, "toute mesure pouvant leur paraître efficace et appropriée".

"Ce que je demande, continue M. Belcourt, c'est si nous nous sommes conformés à ces principes, dans l'Empire britannique. Je sais bien qu'en général on y respecte le précepte de la charité envers le prochain; mais il est de mon devoir d'avertir une fois de plus cette Chambre qu'il est une partie de l'Empire où ce précepte n'est pas en honneur, où l'on agit à l'encontre des principes de justice que nous sommes à ratifier en faveur des minorités balkaniques. Il existe dans la Confédération du Canada deux provinces qui refusent à la minorité le droit que nous accordons aujourd'hui aux groupes minoritaires de la Bulgarie, de l'Allemagne et de la Hongrie. Au Manitoba, les pères de famille sont obligés de payer double taxe pour faire instruire leurs enfants dans la langue de leurs ancêtres. Autrement dit, ils paient leur part d'entretien des écoles publiques, mais il faut qu'ils déboursent à nouveau pour leurs propres écoles, s'ils veulent faire enseigner à leurs enfants la langue et la religion de leurs parents. Le même état de choses existe dans l'Ontario. Dans les soi-disant écoles "anglaises-françaises" — quelle parodie que cette désignation! — la langue française a été bannie entièrement d'un certain nombre d'écoles et se voit repoussée graduellement dans les autres.

"L'Empire britannique a donné le meilleur exemple de justice et de liberté accordé aux peuples passés sous son influence, et allons-nous conserver cette plaie ouverte dans notre corps politique? Allons-nous continuer de refuser aux minorités du Manitoba et de l'Ontario ce que nous accordons largement à celles de pays lointains et presque inconnus? Si le Canada soumettait demain cette question à la Ligue des Nations, pourrait-on nous objecter, comme on l'a fait si souvent, que c'est là une question qui relève exclusivement du domaine provincial et qu'elle ne peut être résolue que par la province intéressée? Pas du tout, ou bien la Ligue des Nations n'est qu'un vain mot. Nous sommes intervenus dans une question locale en Europe et l'Europe, ou plutôt la Ligue, a le même droit auprès de nous s'il existe un litige identique, ce qui est le cas. Cette question dépasse les bornes provinciales pour prendre une importance toute nationale, je dirai même une importance internationale du fait de ces divers traités auxquels nous prenons part.

"Est-ce donc à dire que nous sommes condamnés, nous Canadiens-français sous l'égide du drapeau britannique, à envier en vain le sort des minorités européennes et la liberté que nous leur accordons comme membres de la Ligue des Nations? J'adjure une fois de plus la majorité de langue anglaise de ce pays d'accorder à la minorité canadienne de langue française la même mesure de justice qu'elle accorde aujourd'hui même aux minorités d'Europe, de ne pas refuser ici les subsides scolaires qu'on accorde ailleurs; j'adjure la majorité canadienne de se demander si le temps n'est pas venu, pour être logique avec elle-même, dans ses ratifications de traités européens, de traiter plus raisonnablement les minorités du Manitoba et de l'Ontario."

Ces énergiques paroles de M. Belcourt ne pouvaient pas remporter tout de suite un résultat matériel, et le fait est que personne ne les a relevées minée par là; mais la vérité et que la discussion a été tergarde toujours sa force et ne saurait être proclamée trop hautement ni trop fréquemment, et il convient d'être reconnaissant envers l'avocat éminent de la cause ontarienne de l'avoir si bien défendue une fois de plus.

* * *

La séance du jeudi a vu se se dérouler une discussion imprévue sur les droits de la langue française au Parlement. Il personnel préposé aux travaux s'agit d'une réorganisation du des sessions parlementaires, et l'une des modifications apportées par l'Orateur Rhodes avait pour résultat de sanctionner la disparition de ce qu'on appelle le "Journal de la Chambre", autrement appelé procès-verbal officiel. Il appert des différentes versions entendues que ce Journal, qui paraissait simultanément en anglais et en français, a cessé d'exister il y a deux ou trois ans pour laisser la place libre au procès-verbal, dont il n'était que la copie. De ce fait deux fonctions se trouvaient affectées, celles du chef anglais et du chef français. Or, ce dernier mourut et fut remplacé pour ce qui concerne la traduction des notes, prises en anglais par le greffier, mais le successeur n'hérita pas de la charge de chef du journal français; puisqu'il n'y en avait plus; cependant, le chef anglais restait chef des procès-verbaux, avec même salaire. En un mot, l'ancien chef français n'était remplacé que par un traducteur, à moindres appointements et à situation amoindrie. C'est cet état de choses tacite qui se trouve sanctionné officiellement dans l'organisation préconisée aujourd'hui par l'Orateur. Plu-çaise, y compris le docteur Bé-çaise, y compris le doceur Béland, M. Ernest Lapointe, M. Ethier, M. Stein, de Kamouraska, M. Devlin, de Wright, ont protesté contre l'accroc à la constitution que comporte ce projet, étant donné selon la loi que les deux langues sont égales ont tout au Parlement. La discussion a été courtoise des deux côtés et très ferme de la part des libéraux. Ceux-ci ont été appuyés par le colonel Currie, unioniste, qui a proposé le renvoi de la question à un comité de quelques députés chargés d'entendre les plaintes et les suggestions. Finalement l'affaire a été ajournée et sera prochainement reprise; on peut supposer que le gouvernement va chercher dans l'intervalle à trouver un terrain d'entente avec les représentants de la langue française et nous tiendrons nos lecteurs au courant de ce qui sera décidé sur cette importante question.

* * *

On apprend que sir Robert Borden séjourne actuellement en Caroline du Nord et qu'il joue au golf à peu près tous les jours. On ne peut que lui souhaiter le rétablissement de sa santé, mais ce n'est pas ce jeu qui lui en redonnera suffisamment pour les luttes ardues qui se préparent, et l'on continue de le considérer comme sorti définitivement de la vie publique. Quant à M. Rowell, que la rumeur a désigné cette semaine comme futur ambassadeur du Canada à Washington, il a nié qu'il en fût question. Il reste la possibilité qu'on l'envoie nous représenter au conseil de la Ligue des Nations, car il a déclaré, jeudi, en réponse à une question de M. Béland, que notre représentant n'est pas encore nommé, la Ligue n'ayant pas encore fixé la date de sa réunion. Cette Ligue nous coûte déjà $65,000, pour la première année, et ne nous a pas rapporté grand chose, à moins que l'on compte les bateaux de guerre que l'Angleterre nous a donnés et dont l'entretien va nous coûter 5 millions par année. Les ministres peuvent bien crier que nous sommes devenus une grande nation; ça nous coûte presque aussi cher que si c'était vrai.

GRAND PATRON CAN.-FRANCAIS

(La *Libre Parole*, de Paris)

Parmi les nombreux étrangers de passage à Paris, cet hiver, il en est un, récemment arrivé, dont le nom, le parler, la physionomie, l'âme enfin, respirent toute la vieille France. Il est vrai que c'est un Français du Canada. C'est M. Dubuc, industriel à Chicoutimi, dans la province de Québec.

Au Canada, dans les milieux de langue anglaise aussi bien que parmi nos frères de race, il est bien connu. Le nommer, c'est évoquer aussitôt l'une des plus puissantes industries de ce pays en plein essor. Il mériterait la même réputation chez nous, il est un témoignage de la vitalité française.

Nous nous ébahissons volontiers devant ces fortunes américaines, jaillies pour ainsi di[illegible]ant, grâce à l'ingéniosi[illegible] [illegible]uérante et tenace d'un [illegible] robuste et bien organisé [illegible] prodiges économiques [illegible]issent à nos yeux comme un des privilèges exclusifs de la race anglo-saxonne; et nous les enregistrons avec une docilité moutonnière, comme une nouvelle preuve de sa supériorité.

La race française en peut faire autant. Au point de vue moral, elle sait faire mieux encore. L'homme d'affaires américain est capable d'entasser des millions de dollars et d'en tirer de nouveaux millions. Mais l'industriel canadien, s'il est encore distancé par son rival dans la course à la fortune, le dépasse éminemment dans la manière de s'en servir.

Témoin, M. Dubuc.

Il partit de rien, voici à peine un quart de siècle. Il est à la tête, aujourd'hui, de la plus vaste entreprise de pâte à papier du Canada. Cinq grandes usines obéissent à sa volonté; près de cinq mille hommes travaillent sous sa direction. Il a gravi ce sommet sans recourir à la spéculation, par la seule force d'un génie industriel aussi loyal que pénétrant, que sert une énergie méthodique et opiniâtre.

D'autres, ayant compris cette situation, ne songeraient, ambitieux, qu'à grossir indéfiniment leurs capitaux jouisseurs qu'à satisfaire toutes leurs convoitises. M. Dubuc est de bonne race française et chrétienne. Il est avant tout préoccupé de la responsabilité de patron. Il le sait et sent chargé d'âmes.

Certes, on éprouve un intérêt très vif à visiter les usines où le bois se transforme en pâte, et à parcourir les forêts dont les épinettes et les sapins s'abattent par milliers, pour alimenter les machines. On admire l'esprit qui a créé cette matière et qui l'anime. Mais on est saisi d'une curiosité plus prenante encore, et plus émue, lorsqu'on étudie le peuple travailleur occupé par ce vrai patron!

L'an passé le Canada fut secoué d'un mouvement bolcheviste. Des meneurs internationaux dont plusieurs arrivaient des Etats-Unis, essayèrent de soulever les masses ouvrières. Ils réussirent momentanément sur certains points. Winnipeg notamment, la métropole anglo-américaine de l'ouest, fût, pendant quelques semaines, au pouvoir d'un soviet. D'autres provinces connurent des jours inquiets.

Mais, au milieu de ces troubles et de ces alarmes, la province de Québec demeura calme et pacifique; les tentatives opérées dans quelques faubourgs industriels se heurtèrent à la résistance profonde et organisée des éléments canadiens-français. Aujourd'hui, les Anglo-Canadiens sont les premiers à reconnaître que la province de Québec, la citadelle française et catholique, a sauvé la paix sociale au Canada et qu'elle en demeure le rempart.

Or, cette victoire intérieure est due principalement, avec l'esprit d'ordre et de foi de ces populations, aux associations nationales, inspirées de la doctrine chrétienne, qui groupent depuis quelques années des milliers de travailleurs canadiens-français. Et, parmi ces associations, la première en date, initiatrice et modèle de la plupart des autres, c'est là *Fédération Ouvrière du Nord*, créée dans les établissements de M. Dubuc, avec son concours.

Concours efficace et généreux, mais en même temps discret. Le grand industriel de Chicoutimi est de l'esprit de Léon Harmel. Il ne veut pas imposer ses bienfaits, ni son patronage autoritaire, à ses ouvriers; il préfère stimuler et encourager leurs initiatives et, secondé admirablement par le clergé, il s'efforce de les rendre capables de se diriger

(Suite à la page 8)

Feuilleton de la Liberté No 5

LA PETITE CHANOINESSE

PAR

M. Delly

Oui, il n'avait jamais aimé jusqu'à ce jour. Seuls, des caprices avaient passé dans sa vie, en ne lui laissant qu'un souvenir indifférent, un peu dédaigneux... Car Sari, là encore, avait bien deviné: il méprisait les femmes qui les lui avaient inspirés, il les tenait en marge de sa pensée, où elles n'entraient que lorsqu'il le voulait bien.

Mais il s'agissait d'autre chose, maintenant. Seul en face de lui-même, il devait s'avouer qu'Elys avait produit sur lui une impression profonde et très nouvelle. Cette beauté, ce charme candide avaient raison de son indifférence, du projet qu'il avait fait de ne pas se marier avant quatre ou cinq ans. Elle valait bien la peine qu'on se mît un peu plus tôt dans les liens de l'hymen, cette délicieuse chanoinesse!

La grande question était l'opposition de la tante. Mais M. de Chancenay jugeait inadmissible que, de son propre chef, Mme de Prexeuil condamnât sa petite nièce au célibat. Il serait peut-être dur de lui faire changer d'avis; néanmoins, Ogier se sentait assez de volonté pour y parvenir, surtout si Elys l'aidait, en agissant de son côté sur la vieille dame.

Pour cela, il fallait qu'il se fît aimer. Donc, il devait revoir la jeune fille... Mais comment? L'accueil de Mme Antoinette avait été vraiment trop froid pour qu'il pût songer à renouveler sa visite. Restait donc à tenter la chance de rencontrer Elys, de temps à autre.

Assis dans un vieux fauteuil recouvert de tapisserie fanée, il songeait ainsi, près d'une porte-fenêtre du petit salon-bibliothèque ouverte sur le jardin. Liaou, le terre-neuve, qui s'était glissé par là, demeurait étendu à ses pieds. Un air frais, un peu humide, entrait dans la pièce garnie de solides meubles anciens, de tentures aux nuances passées, de sièges lourds et confortables...

Ce cadre, si différent de ceux auxquels Ogier était accoutumé, apparaissait sous un aspect nouveau, ce soir, au jeune homme qui l'avait jusqu'alors considéré avec indifférence. Dans cette maison, tout aussi bien que dans le somptueux châteaux de Sarjac, demeure patrimoniale des Chancenay, flottait l'ombre des ancêtres, le souvenir des générations éteintes. Ici, l'évocation était plus intime, dans la simplicité noble et paisible de ce logis provincial où Mme de Valheuil avait mené la même vie pieuse et retirée que beaucoup de ses devancières. Car le Pré-Béni avait été plus particulièrement l'abri des veuves, dans la famille de Châtelbray dont la marquise de Chancenay se trouvait maintenant la dernière descendante.

Peut-être aussi, Ogier voyait-il, avec plus d'indulgence le vieux logis parce que, cet après-midi, une petite bouche aux lèvres délicatement pourprées avait dit:

— J'aime beaucoup le Pré-Béni.

Il se leva et se dirigea vers le salon voisin, grande pièce lambrissée où Rosalie avait allumé deux lampes. Près de la fenêtre demeuraient toujours le grand fauteuil de la défunte, sa table à ouvrage en bois de rose, une corbeille d'osier pleine de laine grise et blanche. A droite de la cheminée, l'acajou d'un vieux piano brillait dans la pénombre. Au milieu de la pièce, une table ovale s'allongeait, couverte d'un tapis de velours vert fané. Des livres, des albums de photographies s'y trouvaient, bien rangés... M. de Chancenay s'en approcha machinalement, ouvrit l'un des albums d'une main distraite...

Cette jeune femme à l'air doux et gracieux, c'était Mme de Valheuil. Ogier reconnaissait les traits du portrait à l'huile, oeuvre d'un artiste de talent, que lui avait montré Rosalie, hier, dans une chambre du premier étage.

Puis elle encore, vieille dame, cette fois, la mine bienveillante et sereine.

Un peu plus loin, le vicomte de Valheuil, bel homme poseur, qui avait presque ruiné sa femme avant de périr dans un duel...

A côté, leur unique enfant, mort à six ans — inconsolable douleur de la mère, avait dit à Ogier la vieille femme de chambre.

M. de Chancenay tourna une page... Et sa physionomie prit une expression de vif intérêt. Car cette jolie enfant rieuse, aux longues boucles, c'était Elys... Et elle encore, un peu plus loin, jeune fille, sa main sur la grosse tête de Liaou...

Cette petite photographie d'amateur était fort bien faite. Elys avait aux lèvres un gai sourire d'enfant, qui animait aussi les beaux yeux profonds. Ce sourire semblait s'adresser à M. de Chancenay, qui murmura:

— Vous êtes idéale, ma jolie chanoinesse!

Il fit quelques pas à travers la pièce, puis de nouveau revint à l'album ouvert. Longuement, il contempla encore la photographie. Sa physionomie avait en ce moment une expression adoucie, un peu émue, qui ne lui était pas habituelle. L'amour pour cette enfant pure et charmante faisait vibrer une fibre jusqu'alors ignorée de cet homme qui, par la faute de ses éducateurs, était devenu un élégant jouisseur, un insouciant égoïste, mais dont l'âme conservait comme la nostalgie de l'existence utile et noble qui aurait pu être la sienne.

Il songea: "Je vais m'arranger pour rester ici quelque temps... Il faut que je la revoie, absolument!"

V

Ogier reçut le lendemain matin une lettre de sa grand'mère.

Mme de Chancenay lui déclarait qu'elle n'avait aucunement l'intention de conserver cette vieille demeure, et le priait de s'arranger avec le notaire, pour que celui-ci la mît en vente.

"Mais ne t'ennuie pas surtout avec cela, mon chéri!" ajoutait l'aïeule. "Donne simplement tes instructions, et va vite retrouver tes amis — parmi lesquels, je m'en doute, se trouve quelque joli visage qui ne t'est pas indifférent?"

Ogier eut un léger mouvement d'épaules, en lisant cette dernière phrase. Sari?... Eh bien, il l'avait complètement oubliée! L'image d'Elys s'imposait à lui avec trop de force pour que tout le reste ne s'évanouît pas dans le néant.

Il resta un moment pensif, les yeux attachés sur la lettre ouverte devant lui. Puis, prenant une feuille, il écrivit:

"Non; ne vendez pas le Pré-Béni, chère grand'mère. Donnez-le moi. Ce vieux logis me plaît, et puis il a toujours appartenu aux Châtelbray. Mon anniversaire de naissance tombe le mois prochain; ne cherchez donc pas d'autre cadeau de fête. C'est convenu, n'est-ce pas?

"Ce pays me paraît fort agréable, et il renferme en outre, m'assure-t-on, beaucoup de gibier. J'y reviendrai donc certainement, et à cet effet je conserverai au Pré-Béni le personnel existant, c'est-à-dire la vieille femme de chambre et la cuisinière.

"Je pense partir dans quelques jours, pour continuer la croisière commencée. Le joli visage en question ne me manque pas du tout. J'ai l'oubli très facile, sur ce chapitre.

"J'attends votre réponse, grand'mère, et, ne doutant pas de ce qu'elle sera, je me propose d'agir déjà en maître, ici, en informant de ma décision cette pauvre Rosalie, la femme de chambre, qui me regarde souvent avec des yeux pleins d'une interrogation inquiète. Sans doute se demande-t-elle s'il lui faudra quitter cette maison, où elle a si longtemps vécu, et vu mourir sa maîtresse.

"Je baise respectueusement vos mains, chère mère. A bientôt, car vous me verrez à Sarjac aussitôt mon retour d'Italie."

Cette lettre terminée, *Ogier* sonna Rosalie. La vieille femme arriva, un peu clopin-clopant, car elle était rhumatisante. M. de Chancenay lui tendit l'enveloppe qu'il venait de cacheter.

— Vous donnerez cela au facteur quand il repassera tout à l'heure, s'il vous plaît, Rosalie.

—Oui, monsieur le comte. Il va redescendre dans un moment, sans doute, car il est rare qu'il monte jusqu'à Prexeuil, ces dames n'ayant guère de correspondance.

Elle fit un mouvement pour se retirer. Mais Ogier l'arrêta du geste.

—Attendez un moment... Si je conserve le Pré-Béni, seriez-vous disposée à y rester, avec Mélite?

Le mince visage ridé s'éclaira subitement.

—Monsieur le comte garde... tant que... Bien sûr, que je resterai à la maison?. Ah! je craignais, monsieur! Et Mélite aussi!

Donc, c'est entendu, je vous nomme gardienne de cette demeure. Pour la question des gages, nous en reparlerons...

—Oh! monsieur le comte, je n'ai besoin de rien! Ma pauvre Madame m'a laissé de quoi vivre. Pourvu que je ne quitte pas la maison, voilà tout ce qu'il me faut!

— Non, Rosalie, j'ai coutume de payer toujours les services que je demande. Mais nous en reparlerons, je le répète.

La femme de chambre s'éloigna, après un remerciement. Son inquiétude était dissipée, maintenant. Le Pré-Béni ne serait pas vendu!... Elle avait été maintes fois sur le point de le demander, mais jamais elle ne l'avait osé. M. de Chancenay lui en imposait, avec son air un peu hautain et son regard qui tenait les gens à distance. Elle avait plus d'une fois songé, depuis deux jours, après avoir écouté les récits que faisait Célestin de l'existence mondaine de son maître: "Ce n'est pas ce jeune homme-là qui prendra jamais intérêt à la vieille maison!..." Or, elle s'était trompée. Mais elle ne se doutait guère, la bonne Rosalie, qu'Elys de Valromée se trouvait pour beaucoup dans cet intérêt subit de M. de Chancenay pour le Pré-Béni.

Ogier avait combiné tout un petit plan pour tâcher de revoir la jeune fille. Il comptait partir dans deux jours, aller terminer la croisière commencée, ainsi qu'il l'écrivait à sa grand'mère; puis, au lieu de demeurer à Sarjac, où commencerait d'arriver la première série d'invités pour les chasses, il reviendrait au Pré Béni, sans prévenir, et verrait à rencontrer Mlle de Valromée avant que Mme Antoinette sût qu'il était là et pût prendre ses précautions en conséquence.

L'amour, le désir de triompher de la vieille tante autocrate s'unissaient pour inspirer à Ogier la volonté de surmonter les obstacles, de conquérir Elys, fût-ce au prix de grandes difficultés. Elle lui serait d'autant plus chère qu'il aurait eu plus de peine à l'obtenir... Et puis, au fond, il comptait bien que Mme de Prexeuil ne serait pas inexorable, si elle voyait sa petite-nièce amoureuse, et qu'elle reconnaîtrait l'erreur où elle était tombée en prétendant la condamner à vivre solitaire, comme elle.

Le lendemain de ce jour où il avait reçu la lettre de son aïeule, M. de Chancenay se rendit à Gouxy, pour assister à la grand'messe du dimanche. Rosalie, l'avant-veille, lui avait dit incidemment que Mlle de Valromée tenait l'harmonium, et chantait parfois. C'était pour la voir et l'entendre qu'Ogier, depuis longtemps oublieux du devoir dominical, avait décidé de se rendre à la vieille petite église.

Il se plaça de façon à voir chanoinesses... Elles entrèrent, vu de Mme Antoinette. Sans souci de l'attention dont il était l'objet, il attendit avec impatience l'apparition des chanoinesses... Elles entrèrent, vinrent au banc de chêne sculpté placé en avant, où prirent place Mme de Prexeuil et Mme de Valromée, tandis qu'Elys se dirigeait vers l'harmonium.

Il admira une fois de plus son élégance naturelle, sa grâce aristocratique, dans cette toilette démodée dont la sobriété semblait charmante et pleine de goût à ses yeux fatigués des laideurs, des étranges folies de la mode contemporaine. Elle était vraiment très grande dame, cette descendante des Prexeuil et des Valromée. De toutes manières, son mari pourrait être fier d'elle.

Ogier la voyait de profil, assise à l'harmonium. Autour d'elle se groupaient quelques jeunes filles du village, parmi lesquelles Mélite, la cuisinière du Pré-Béni, petite-nièce de Rosalie. Elles chantaient avec plus de bonne volonté que de talent, sous la direction de la petite châtelaine. De temps à autre, la voix de celle-ci se faisait entendre. Elle n'était pas cultivée, mais le timbre avait beaucoup de charme, et l'ampleur du son paraissait à dessein contenu par la jeune fille, pour ne pas dominer ses compagnes.

Tout occupée qu'elle fût de de son rôle d'organiste et de directrice des choeurs, Elys restait recueillie, visiblement pénétrée de tranquille ferveur. Quand, aux rares moments de repos, son regard se tournait vers l'autel où se consommait le sacrifice divin, Ogier la devinait prosternée en esprit, adorant et priant de toute son âme.

Une inquiétude surgit en lui alors.

N'aurait-elle pas la vocation religieuse?... N'était-ce pas pour cela qu'elle semblait si bien assurée de l'avenir qui l'attendait?

Pourtant, elle avait dit: "Mes tantes ne veulent pas quitter Prexeuil... Et c'est là que, moi aussi, je vivrai toujours."

Oui, tant que seraient là, peut-être, Mme Antoinette et Mme Bathilde. Mais ensuite, seule et libre, elle pourrait satisfaire sa vocation...

M. de Chancenay tenta d'éloigner cette crainte nouvelle. Mais elle l'obséda, au cours des heures suivantes, tandis qu'il revenait vers le Pré-Béni, et plus tard, pendant qu'il se promenait en fumant dans le jardin, suivi de Liaou qui l'avait pris en grande affection.

Il songeait, un peu surpris, essayant de se railler lui-même: "Eh! décidément, j'y tiens donc bien, à cette petite Elys? Cependant, j'avais toujours pensé que l'amour, à ce point-là, est une entrave dont il est raisonnable de ne pas s'embarrasser... Mais me voilà pris au piège... et si vite!... C'est ridicule!"

Néanmoins, il n'essayait pas de lutter contre ce sentiment déjà puissant, qui éveillait en lui une émotion inconnue jusqu'alors. Elys lui était apparue comme la réalisation d'un idéal jusque-là demeuré assez vague en son esprit. Idéal physique, d'abord, par sa rare beauté, par le charme très pur de son expressive physionomie. Idéal moral aussi, car Ogier, pour avoir trouvé sur sa route trop de consciences féminines fragiles ou perverses, n'appréciait que davantage la délicatesse d'âme et de coeur, quand il la rencontrait... Or, il l'avait aperçue, comme un reflet très vif, dans les beaux yeux couleur de violette au regard de candeur sincère. Observateur très subtil de son entourage mondain, il savait à merveille reconnaître chez une femme la coquetterie, les petites fourberies, les ambitions secrètes; mais de tout cela, il n'avait rien vu sur la physionomie d'Elys, troublée seulement par le regard qu'il attachait sur elle, par le tête-à-tête avec cet homme jeune et séduisant, qui lui accordait une attention si vive.

Et c'était à cause de cela, par un instinctif respect pour cette innocence devinée, que M. de Chancenay avait retenu les mots de trop chaude admiration qui lui montaient aux lèvres.

Mais maintenant, fort de ses intentions droites, il voulait se faire aimer d'Elys, afin qu'elle devînt un auxiliaire actif dans la lutte inévitable contre la volonté de Mme Antoinette.

(*A suivre*)

"Dic Nobis, Maria..."

Marie, ah! dites-nous ce que vous avez vu!
—Et les yeux sont ardents, et les lèvres avides
Ont soif de boire enfin le message attendu.
—J'ai vu la pierre ôtée et le sépulcre vide.

J'ai vu, plus radieux que le soleil levant,
Un ange qui nous dit: "O femmes désolées,
Pourquoi parmi les morts cherchez-vous ce vivant?
Il vous précédera lui-même en Galilée.

Il est ressuscité comme il l'avait promis!
—Ainsi devant les Onze a parlé Madeleine.
Et voici deux mille ans que le monde frémit
Au récit qu'elle a fait de la chose certaine.

Ressuscité! Vraiment il est ressuscité!
Femme, redites-nous encor cette nouvelle:
Depuis que le soleil luit sur l'humanité,
La terre n'en a pas entendu d'aussi belle!

Pour la première fois, après un grand combat,
La Mort a dû céder la victoire à la Vie.
Gloire au Samson divin dont la puissance abat
La geôle où gémissait notre race asservie!

Hosannah au Vainqueur qui monte vers Sion
Emportant les verrous et les gonds du lieu sombre;
Son triomphe est le nôtre, et son évasion
Rend au jour éternel les esclaves de l'ombre!

Les tombeaux sont saisis d'un vaste tremblement,
Craignant que l'avenir ne leur ôte leur proie;
Dans la fosse inconnue où sont ses ossements
Adam, l'immense Adam a tressailli de joie.

Parce que l'Homme-Dieu qu'une femme a conçu
A délivré ses fils de l'antique anathème,
Et parce que, nouvel Adam, le Christ Jésus,
Vient d'infliger la mort à la Mort elle-même!

LOUIS MERCIER.

(L'Almanach catholique français.)

Blanche d'Haberville

Voilà bien un des grands noms de notre histoire. Qui ne sait que ce glorieux anonyme ne l'est qu'à demi, et que l'héroïne de Philippe Aubert de Gaspé n'a pas vécu que dans son roman?

C'était au lendemain de la conquête. Les canons vainqueurs s'étaient tus. Le long incendie allumé par un commandement impitoyable, venait de s'éteindre. La terre canadienne aurait pu s'appeler la terre de désolation. En ce temps-là, un souvenir de mort errait dans tous les foyers. Chaque jeune fille qui avait grandi, portait dans ses souvenirs d'enfant des images funèbres. Toutes se rappelaient qu'un jour, elles avaient dû, en toute hâte, fuir la maison qu'allait embraser la torche incendiaire. Elles avaient vu, le soir, ces longues traînées de feu qui encerclaient la petite patrie. Et longtemps, aussi loin que pouvaient aller leurs yeux, le long du fleuve Saint-Laurent, elles avaient vu le spectacle de côtes désertes, de bois calciné, de toits écroulés et noircis, tombeaux d'une vie heureuse, brisée pour longtemps.

Le malheur n'avait pas épargné les manoirs. L'incendie était monté jusqu'à eux; les vieilles demeures seigneuriales avaient flambé avec les dépendances, avec le moulin banal. L'infortune était grande au sein de la noblesse canadienne. Les beaux officiers de l'armée de M. de Montcalm, les héros de Carillon, de William-Henry, rentrés chez eux, vaincus et ruinés, vivaient dans des huttes, dans le moulin resté debout ou reconstruit à la hâte. A grand'peine, sur leur table pouvaient-ils mettre un peu de pain. Les d'Haberville, nous raconte P.-A. de Gaspé, l'oncle Raoul et sa nièce, "chargés du département des vivres", allaient dans les bois, tendre des collets pour prendre des lièvres et des perdrix, — ou, avec une traîne sauvage, se rendaient jusqu'au lac des Trois-Saumons, chercher des truites.

Pour ces nobles déchus la séduction était grande, de la richesse anglaise. Hélas! Les officiers aux somptueux habits rouges firent tourner bien des têtes de jeunes filles. Déjà, disent les vieilles chroniques, plusieurs avaient arboré le "chapeau de satin", coiffure des dames anglaises. Hélas! après la défaite des armes, aurions-nous l'autre défaite, celle qui est définitive et navrante, celle des âmes? Il y avait danger que l'engouement multipliât les alliances, le mélange des noms et du sang par lequel une race s'en va.

A cette heure périlleuse, quelques nobles demoiselles gardèrent pourtant la fierté française. Toutes, elles revivent dans cette Blanche d'Haberville, que nous n'avons ni assez connue, ni assez célébrée.

Blanche était une demoiselle de race noble. Le manoir des d'Haberville, vaste et somptueux, s'élevait avant la guerre, sur la rive du fleuve, là-bas, auprès de Saint-Jean Port-Joli. Le manoir avait été rasé comme tant d'autres. Avec lui avait flambé la fortune seigneuriale. Un jour, chez les d'Haberville, maintenant pauvres, se présente M. Archibald Cameron de Locheil, officier de l'armée anglaise. Un mauvais hasard de la guerre a voulu qu'il fût le ravageur de Saint-Jean Port-Joli. Mais il garde pour lui le renom de sa loyauté, son titre d'ami d'enfance et de condisciple au collège de Québec, de Jules, le frère de Blanche, un commencement d'idylle avec Blanche elle-même.

Archibald Cameron de Locheill sollicite la main de Mademoiselle d'Haberville. Que va faire la noble enfant? Autour d'elle elle n'entend parler que de démission. Dans sa propre famille, la résistance mollit. Mais, par bonheur, l'élégance française garde encore tout son empire sur cette conscience de jeune fille. Et quels beaux et généreux accents dans sa réponse au solliciteur: "Vous m'offensez, Capitaine Archibald de Locheill. Vous n'avez donc pas réfléchi à ce qu'il y a de blessant, de cruel, dans l'offre que vous me faites! Est-ce lorsque la torche incendiaire que vous et les vôtres avez promenée sur ma malheureuse patrie est à peine éteinte, que vous me faites une telle proposition! Est-ce lorsque la fumée s'élève encore de nos masures en ruines, que vous m'offrez la main d'un des incendiaires? Ce serait une ironie bien cruelle que d'allumer le flambeau de l'hyménée aux cendres fumantes de ma malheureuse patrie. On dirait, capitaine de Locheill, que, maintenant riche, vous avez acheté avec votre or, la main de la pauvre fille canadienne; et jamais une d'Haberville ne consentira à une telle humiliation. Jamais, jamais, mon cher Arché".

Jules, son frère, intervient en faveur de M. de Locheill évincé. Blanche ne faiblit point. "Est-ce une d'Haberville qui sera la première à donner l'exemple d'un double joug aux nobles filles du Canada?" répond-elle à son frère avec sa fierté de grande race blessée." ...On croirait, comme je l'ai dit à Arché, poursuit-elle, que le fier Breton, après avoir vaincu et ruiné le père, a acheté avec son or la pauvre fille canadienne, trop heureuse de se donner à ce prix. Oh! jamais! jamais!"

"Ame sublime!" dirons-nous avec Jules d'Haberville. Salut à toi, ô Blanche, noble fille de Saint-Jean Port-Joli. Ne pleure pas trop, ô ma soeur lointaine, l'écroulement d'un juste bonheur rêvé. Ton geste nous a sauvés de tant de défaillances, et de loin, de si loin, nous entretient encore dans nos invincibles déterminations. Sois remerciée de cette victoire qui n'est pas si au-dessous de celles de Carillon et de Sainte-Foy. Parce qu'un jour, dans la Nouvelle-France, ton coeur et celui de tes compagnes furent assez hauts pour repousser la fortune et les alliances étrangères, notre race a survécu. Salut à toi, ô Blanche d'Haberville!

Joyberte SOULANGES.
L'Action Française.

CHRONIQUE

Page Féminine

Contre cette ardeur des femmes à chercher la science, fût-ce d'un enseignement suspect à leur foi, il n'est qu'un remède: offrir aux femmes un enseignement qui leur donne la science, en respectant, en fortifiant cette foi. ETIENNE LAMY.

LE RETARDATAIRE.

J'ai entendu, ce matin, des oiseaux chanter. Ils passaient au-dessus de ma tête, posant à peine, de ci de là, leurs petites pattes sur le bord des toits glacés, pour reprendre aussitôt leur vol léger. Ils cherchaient sûrement l'abri nécessaire à leurs corps menus et frileux. J'ai dit: Est-ce le printemps? Et je frissonnais. Le printemps? Mais la terre est gelée, les branches des trembles et des chênes paraissent encore sans vie, aucun bourgeon ne s'y montre. Pourtant, c'est avril, c'est Pâques. Et Pâques, c'est non seulement la Résurrection glorieuse du Fils de Dieu qui renouvelle nos âmes, mais c'est aussi pour la nature le signal de renaître. C'est l'herbe qui reverdit, c'est la terre qui se prépare aux semailles, ce sont les feuilles qui poussent aux arbres, ce sont les fleurs qui s'ouvrent et embaument, c'est le soleil qui devient plus chaud, enfin, c'est une impression de beauté neuve et fraîche versée dans notre vie à tous.

Et voilà que tout cela retarde cette année, et je suis en peine pour les petits exilés qui sont revenus trop tôt au pays. Comment vont-ils pouvoir bâtir leurs nids tout de suite, et reprendre chez nous leurs idylles accoutumées?

Ils me rappellent les gens qui quittent nos froids hivers pour l'éternel été des pays chauds. "Là-bas, c'est superbe, disent-ils, nous vivons dans les palmes et les fleurs aux corolles et au parfum sans cesse renouvelés par les rayons d'un soleil de juin... Vive "chez nous" quand même!" Et gaiement, ils frissonnent, revoient la neige, reprennent leurs fourrures et leurs bouillottes.

Ainsi sont nos oiseaux. Eux, cependant, s'ils désertent la neige et les frimas, c'est que le Créateur leur a fait les plumes si légères qu'ils ne peuvent supporter tant de rigueur. Ne semblent-ils pas, toutefois, que c'est à regret qu'ils nous quittent pour porter leurs harmonies sous des cieux plus cléments? Ne faut-il pas croire qu'ils sont anxieux de revenir nous égayer sous la ramée, pour nous arriver ainsi dès qu'avril sonne?

Dans leur hymne matinal de ce matin, il me semblait percevoir des plaintes, des cris de détresse. Ils battaient de l'aile, ayant l'air l'hiver, ici... Que fait donc le printemps?... de dire: "Nous avons froid... C'est encore Nous nous sommes trompés: il n'était pas encore temps du retour!"

Et moi, de peur qu'ils ne s'en retournent, j'aurais voulu les prendre dans mes bras, les cacher sous mon manteau pour qu'ils s'y réchauffés aux portes mal closes, dépourvus de pauvres aux membres engourdis qui attendent l'été pour se réconforter, pour oublier que l'hiver a été long et le charbon trop cher.

Quelle étrange anomalie vraiment! Les riches, qui peuvent braver toutes les tempêtes et se protéger contre le froid par mille moyens, fuient sous un ciel plus doux. Tandis que les autres, qui habitent des logis mal chauffés, aux portes mal closes, dépourvus de vêtements épais, demeurent et affrontent toutes les intempéries. Qu'en partant, du moins, le riche prévoie la misère du pauvre et lui procure de quoi la soulager. Ce serait là l'harmonie délicieuse et l'accord parfait rêvés pour rendre le pauvre heureux et le riche béni de Dieu.

JACQUELINE des ERABLES.
Pâques, 1920.

Hygiène

LA COIFFURE

Les chauves

On peut encore accepter la calvitie quand on est homme, car en cette disgrâce on a de très nombreux confrères et puis un visage d'homme n'en est pas trop enlaidi.

Mais une femme chauve est véritablement à plaindre. Elle ne peut accepter ce malheur, il lui faut du moins chercher à le cacher par tous les moyens possibles.

Elle est réduite à faire appel aux perruques ou à se coiffer trop tôt, en douairière, c'est-à-dire à porter des mantilles chez elle, ce qui vieillit toujours un peu.

Cependant le nombre des femmes chauves s'augmente tous les jours. On attribue cet état de choses aux crêpons dont on s'est trop servi et qui *mangent* les cheveux; aux postiches; aux faux cheveux qui ont fait tomber les véritables; aux fichus de laine qu'on jette sur sa tête pour se préserver du froid dans l'appartement ou dans le jardin; aux noeuds de velours qu'on disposait sur le sommet de la tête, etc., etc. Il est probable qu'il y a du vrai dans tout cela. Mais, selon moi, c'est aux teintures que le mal est attribuable *surtout*.

On n'attend plus d'avoir des cheveux blancs pour se teindre, on varie la couleur de ses cheveux selon sa toilette. Un jour blonde, une autre fois rousse ou brune. Celles qui ont des cheveux noirs leur font donner une teinte acajou *indélébile*. Les *blondes*, qui commencent à foncer, se décolorent instantanément grâce à l'eau oxygénée (qui compromet la texture des cheveux). Celles qui prennent des cheveux blancs auraient recours au diable pour dissimuler la neige des années, et on s'aperçoit bientôt qu'elles ont employé des moyens infernaux.

Ce manque de raison est triste. Il faut rester ce qu'on est ou ce que l'on est devenu.

Il est temps de remédier au mal, pour les générations futures. On reviendra aux coiffures simples, sans addition de faux cheveux, sans soulèvement à l'aide de crêpons. On aura soin de se couvrir la tête d'un fichu de soie et non plus de laine; de proscrire le velours comme ornement dans les cheveux et surtout on renoncera aux teintures. On gardera la couleur naturelle de ses cheveux, on les laissera foncer, puis blanchir; on ne poudrera même pas les cheveux gris. A ce prix, la chevelure restera abondante, vigoureuse, jusque dans un âge avancé et permettra de se coiffer gracieusement.

Ne préférez-vous pas d'épais bandeaux, même *poivre et sel*, à une tête dégarnie ou à de faux cheveux, qu'on voit bien ne pas appartenir à celle qui les porte?

Il n'y a qu'un remède à la calvitie féminine, c'est d'inventer de jolis bonnets de dentelle pour la dissimuler, et les mères affligées enseigneront à leurs filles les moyens de se passer de cette addition à la toilette.

La baronne STAFFE.

PENSEES CHOISIES

Le monde est plein de gens qui, faisant extérieurement et par habitude la comparaison d'eux-mêmes avec les autres, décident toujours en faveur de leur propre mérite, et agissent conséquemment.

Vous dites qu'il faut être modestes, les gens bien nés ne demandent pas mieux: faites seulement que les hommes n'empiètent pas sur ceux qui cèdent par modestie, et ne brisent pas ceux qui plient.

De même l'on dit: Il faut avoir des habits modestes; les personnes de mérite ne désirent rien davantage: mais le monde veut de la parure, on lui en donne; il est avide de la superfluité, on lui en montre; quelques-uns n'estiment les autres que par le beau linge ou par une riche étoffe; l'on ne refuse pas toujours d'être estimé à ce prix; il y a des endroits où il faut se faire voir; un galon d'or plus large ou plus étroit vous fait entrer ou refuser.

Nous cherchons notre bonheur hors de nous-mêmes, et dans l'opinion des hommes, que nous connaissons flatteurs, peu sincères, sans équité, pleins d'envie, de caprices et de préventions: quelle bizarrerie!

La BRUYERE.

CONCOURS D'HISTOIRE

CONDITIONS DU CINQUIEME CONCOURS

1.—Les compositions devront être rendues pour le 15 du mois de mai afin que l'on puisse les corriger et faire le choix des quatre meilleures, qui seront ensuite publiées dans la presse française.

2.—Pourront prendre part aux concours: 1o. Les enfants au-dessus de 14 ans qui fréquentent les écoles; 2o. Les enfants de 10 à 14 ans.

3.—Les compositions ne devront pas contenir moins de 300 mots pour la première catégorie, et pas moins de 200 pour la deuxième.

4.—Des prix seront donnés pour les deux meilleures compositions de chaque catégorie.

5.—Pour ne pas surcharger le Comité des Juges du Concours, chaque localité ne devra envoyer que ses quatre meilleures compositions, excepté les écoles des villes et les couvents, qui pourront en envoyer huit.

6.—Le sujet du concours de mai sera Dollard des Ormeaux, sa vie, son oeuvre au Canada; leçons à tirer.

7.—Les points seront donnés comme suit: 1o. 50 points pour les connaissances historiques; 2o. 30 points pour la forme; 3o. 20 points pour l'orthographe.

8.—Les prix du prochain concours sont donnés par la Rév. Soeur Supérieure de l'Académie Saint-Joseph et des membres de l'A. C. J. C.

9.—Chaque concurrent est prié d'écrire son nom, son âge et l'école fréquentée sur un feuillet qui pourra être détaché pour la correction des compositions.

10.—Tout travail qui révèlera une copie servile d'un texte ou un travail au-dessus des capacités d'un enfant devra forcément être mis hors de concours.

11.—Toutes les compositions devront être adressées à

LA LIGUE DES DEMOISELLES CATHOLIQUES DE LANGUE FRANÇAISE,
CASIER POSTAL 44,
SAINT-BONIFACE, MAN.

PARAITRA SOUS PEU

"Le capital et le travail", par M. Noël Bernier. Prix: 10 sous franco.—Comité de Propagande LaVérendrye de l'A.C.J.C., 39, Ave. Provencher, Saint-Boniface, Man.

Pour Lire au Foyer le Dimanche

Causeries du Dimanche

POURQUOI ON SE FAIT CATHOLIQUE

Et non protestant

Rodolphe et Sylvie

M. Rodolphe était sur le point de se marier et d'épouser Mlle Sylvie. Sylvie avait été instruite dans un pensionnat de religieuses et avait une science solide de la religion et une angélique piété. Rodolphe avait de sérieuses qualités naturelles, mais il était protestant.

— Vous pouvez être tranquille, Mademoiselle, disait-il, je respecterai vos convictions... nous garderons chacun notre religion.

— Oui, disait Sylvie, mais nous irons l'un à droite l'autre à gauche. Nous serons divisés sur la question essentielle, et quand on est divisé sur ce point, on souffre toujours. Pourquoi ne vous feriez-vous pas catholique?

— Je ferais tout pour vous faire plaisir. Mais vous ne voudriez pas que j'agisse contre ma conscience. Si j'étais sûr que le catholicisme fut la vérité, ce serait chose faite, et vous m'auriez vite amené à vous suivre à l'église. Mais je connais peu le catholicisme.

—Alors, voulez-vous que je vous instruise? Ce serait si bon de vous avoir ouvert moi-même les yeux et fait connaître la vérité.

—Volontiers, je serai heureux de vous devoir cette science que j'ignore.

—Cela sera facile et pas long, dit-elle, surtout si vous voulez prier avec moi pour que la lumière se fasse.

La pieuse jeune fille promit à Dieu beaucoup de prières et de sacrifices et commença son oeuvre.

Témoignage des ministres

D'abord, dit-elle, les ministres du culte réformé reconnaissent tous que dans l'Eglise catholique on peut être sauvé. Vous n'en trouverez pas un qui vous dira que les catholiques sont damnés parce qu'ils sont catholiques. Pour eux, peu importe qu'on soit catholique ou protestant, il suffit d'être de bonne foi et de croire.

—C'est vrai...

—C'est au contraire l'enseignement très net et très catégorique de l'Eglise romaine qu'on ne peut être sauvé hors du catholicisme.

Cela doit vous donner à réfléchir. Il est donc prudent, dans l'état de doute, de prendre le parti le plus sûr.

Henri IV

Vous devriez faire comme Henri IV.

Henri IV, roi de France, étant pressé par ses amis d'abjurer le protestantisme, dans lequel il avait été élevé, demanda aux évêques si on pouvait se sauver dans l'Eglise romaine; ils répondirent que non seulement on s'y pouvait sauver, mais que hors de son sein il n'y a point de salut.

Il s'adressa ensuite aux pasteurs protestants qui lui répondirent qu'on pouvait, en effet, se sauver dans l'Eglise catholique.

—S'il en est ainsi, répondit-il, je me fais catholique, car, dans une chose si grave, il faut prendre le parti le plus sûr.

Et il se fit catholique. Le parti qu'il prit n'était pas seulement plus sûr, il était le seul sûr, car il n'y a pas deux véritables Eglises de Jésus-Christ.

D'après la Bible

—Oui, c'est une belle histoire. Mais je voudrais avoir de bonnes raisons tirées de la Bible.

—Très bien. Voici des raisons péremptoires. Il faut, d'après la Bible, dans la véritable Eglise, l'unité et l'extension universelle.

I.—L'UNITE

D'après la Bible et le bon sens, la véritable Eglise doit être unique. Il faut donc chercher celle qui est la véritable et y entrer.

Il n'y a pas à dire.

Le Christ, dans l'Evangile, ne parle jamais que d'une seule Eglise *au singulier*: Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai *mon Eglise* et les portes de l'enfer ne prévaudront pas *contre elle*. "Il n'y aura qu'un seul troupeau et un seul pasteur."

Rappelez-vous votre *Je crois en Dieu*, ou symbole des apôtres. "Je crois au Saint-Esprit, à la *Sainte Eglise*." Il s'agit bien d'une seule Eglise.

Il faut donc, sous peine de demeurer dans l'erreur, chercher où est cette véritable Eglise.

Unité de foi

La vérité est une et ne peut se contredire. Si j'enseigne qu'il y a trois personnes en Dieu, si vous dites qu'il n'y en a qu'une seule, l'un des deux doit nécessairement se tromper.

Dieu se mentirait à lui-même s'il agréait également ceux qui enseignent l'erreur et ceux qui professent la vérité. Dans cette Eglise unique, il faut donc unité de doctrine.

Les paroles mêmes de Notre-Seigneur que je citais tout à l'heure sont formelles.

Tu es Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.

Il n'y a qu'*un fondement* sur lequel repose l'édifice. Et le fondement c'est ce qui soutient, régit et maintient dans leur cohésion toutes les parties de l'édifice.

Or, il s'agit ici d'une église dans laquelle on enseigne les doctrines de la foi.

S'il n'y a qu'un fondement il n'y a qu'un enseignement, qu'une autorité enseignante.

Voilà pourquoi saint Paul s'écrie: *une seule foi, un seul baptême.*

Le corps de l'Eglise

"Tous n'ont pas la même fonction dans l'Eglise, dit encore saint Paul; les uns ont été suscités par Dieu pour être apôtres, d'autres pour être prophètes, d'autres pour être pasteurs et docteurs, mais tous pour édifier le corps du Christ, jusqu'à ce que nous *parvenions tous à l'unité d'une même foi*, afin que nous ne soyons pas comme des enfants (à qui l'on fait croire tout ce que l'on veut), ni comme des esprits flottants qui se laissent emporter à tous les vents des opinions humaines."

Voilà donc l'unité de foi à laquelle doit concourir l'autorité des apôtres, soit de tous ceux que le Christ a envoyés pour enseigner et pour régir.

Unité de gouvernement

Il n'y a, je vous l'ai dit, qu'un seul fondement dans l'édifice qui est l'Eglise: Tu es pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église. Le fondement maintient toutes les pierres dans l'unité. Otez le fondement, toutes les pierres crouleront, plus de cohésion entre elles. Le fondement c'est l'autorité qui régit et maintient dans l'unité. Il n'y a qu'un fondement il n'y a donc qu'une autorité de laquelle tout dépend comme tout dans l'édifice dépend du fondement.

Dans le corps humain, il y a plusieurs membres, qui ne sont pas indépendants les uns des autres, mais ont chacun des fonctions subordonnées. De même dans l'Eglise nous sommes plusieurs qui ne formons qu'un seul corps, qui est le corps mystique du Christ, ce qui ne peut être qu'autant que nous sommes régis par la même autorité.

Union des volontés et des coeurs

De cette unité de soumission à la même autorité, naît l'union des volontés et des coeurs.

La veille de sa mort, dans un entretien suprême avec ses apôtres, le Christ demandait dans une sublime prière cette union parfaite entre ses apôtres, et par ses apôtres entre les membres de son Eglise.

"Qu'ils soient un, ô mon Père, comme vous êtes en moi et moi en vous, afin qu'il n'y ait qu'un seul troupeau et un seul Pasteur."

Or, Monsieur Rodolphe, ne voyez-vous pas que dans le protestantisme vous n'avez pas et vous ne pouvez pas avoir cette unité?

Le protestantisme repose sur le principe du libre examen. C'est-à-dire chacun a le droit d'examiner et de croire ce qu'il veut. Il n'y a donc pas unité de doctrine, et il ne peut y en avoir. C'est pourquoi précisément le protestantisme est partagé en une multitude de sectes, de groupes très divisés sur la question religieuse, on pourrait dire qu'il y a en droit autant d'Eglises que d'individus.

Bossuet a pu écrire un énorme volume sur les *variations du protestantisme*. Ces variations sont une conséquence nécessaire du principe du libre examen reconnu et prôné par les protestants.

II.—L'EXTENSION UNIVERSELLE

L'universalité

Il y a un autre point très significatif, et qu'il est très facile de reconnaître dans la véritable Eglise. C'est son extension à tous les temps et à tous les points de l'espace.

"Allez, a dit le Sauveur, et enseignez *toutes* les nations, annoncez l'Evangile à *toute* créature. Vous serez mes témoins en Judée, en Samarie, et jusqu'aux *extrémités de la terre*."

Suivant les prophètes de l'Ancien Testament, le Christ commandera de la mer à la mer, et des rivages du fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. Suivant Daniel, l'Eglise est la pierre puissante qui est devenue une grande montagne et qui a recouvert toute la terre.

Or, où voyez-vous, Monsieur Rodolphe, que le protestantisme soit ainsi partout répandu?

Sans doute, il y a des protestants dans un grand nombre de pays. Mais ils ne sont pas tous de la même confession ni du même culte. Il y a des presbytériens, des méthodistes, des puséistes, des luthériens, des calvinistes, etc., mais trouvez-vous une seule et même confession qui soit répandue dans le monde entier, qui remonte aux apôtres et qui ait ce caractère d'universalité? Jamais.

Chaque secte varie avec le ministre qui la prêche, en attendant que celui-ci ait lui-même ses variations et ses changements d'opinion.

Et maintenant je défie qui que ce soit de trouver cela dans l'Eglise romaine?

Elle a unité de doctrine, unité d'enseignement, unité d'autorité, le Pape.

Elle n'a jamais varié dans ses dogmes ni dans sa morale.

Elle est partout, jusqu'aux confins du monde, toujours la même. Les missionnaires qu'elle envoie dépendent de leurs évêques ou dépendent du Pape.

C'est l'unité parfaite: telle que le Christ l'a enseignée et l'a établie.

Et cette unité s'étend à toutes les époques. Elle remonte jusqu'aux apôtres.

Le Pape qui siège à Rome est le 259e successeur de saint Pierre. Il a reçu son autorité du premier Pape, par une succession ininterrompue, sans avoir eu jamais de séparation.

Tous les évêques reçoivent leur mission du Pape, lequel par saint Pierre l'a reçue de Jésus-Christ.

Où trouver cela dans le protestantisme?

Luther, Calvin, Henri VIII, sous prétexte de réforme, se sont séparés de l'Eglise romaine.

De qui donc peuvent-ils avoir reçu leur autorité.

Où était le protestantisme avant le XVe siècle?
véritable Eglise de Jésus-

Le protestantisme n'a donc ni l'unité ni l'extension à tous les temps et à toutes contrées.

M. Rodolphe écoutait avec grand intérêt. Il n'avait jamais réfléchi sur ce point. Il était protestant sans trop savoir pourquoi.

Mademoiselle, dit-il, vous m'avez beaucoup intéressé. J'avais trop peu étudié ces questions si importantes, et je vous demande de me faire lire un peu l'histoire.

La division chez les protestants

Les protestants sont divisés entre eux sur les articles mêmes les plus importants et *les* plus essentiels.

Les luthériens reconnaissent une seule personne en Jésus-Christ, Calvin et Bèze en admettent deux, comme Nestorius.

Calvin dit que Dieu est l'auteur du péché; les luthériens disent que c'est une erreur abominable.

Luther prétend que le Christ, selon l'humanité, est en tous lieu; Zwingle et Calvin le nient.

Luther trouve dans l'Ecriture trois sacrements: le Baptême, l'Eucharistie et la Pénitence; Calvin admet les deux premiers, rejette la Pénitence et il admet l'Ordre, rejeté par Luther. Zwingle nie la Pénitence et l'Ordre, et il reconnait le Baptême et l'Eucharistie, etc.

Où se trouve l'unité au milieu d'opinions aussi divergentes?

Jean-Jacques Rousseau fait le portrait suivant des ministres protestants: "Ils ne savent plus ce qu'ils croient, ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils disent. On leur demande si Jésus-Christ est Dieu, ils n'osent répondre. On leur demande quels mystères ils admettent, ils n'osent répondre. Leur intérêt temporel est la seule chose qui décide de la foi. On ne sait ni ce qu'ils croient, ni ce qu'ils ne croient pas; on ne sait pas même ce qu'ils font semblant de croire, leur seule manière d'établir leur foi est d'attaquer celle des autres." (Guillois, *Catéchisme*.)

J'ai deux groupes devant moi

L'abbé Raúl Jouhanenaud résume ainsi, dans un de ses ouvrages, cette grave question de l'impossibilité où sont toutes les sectes dissidentes de revendiquer les caractères de la Christ:

"J'ai, dit-il, deux groupes devant moi; je vais vers le premier, et je le vois organisé dans un ordre parfait: chacune des parties qui le composent reconnaît des chefs; au-dessus de tous ces chefs, en apparaît un qu'on appelle Evêque suprême. Chef souverain, Pape, devant le front et les lèvres duquel tous s'inclinent simultanément et avec respect. Il n'y a là qu'un seul symbole, un seul cri de foi, d'espérance, d'amour. C'est le type de l'unité la plus parfaite. Prenant l'histoire à la main, je vois que si dans la foule innombrable s'élève une parole qui contredise l'article le moins important, ce me semble, de la croyance commune, aussitôt de toutes parts lui répond une condamnation, un anathème.

— De plus, tous ces groupes me présentent une loi dont les lettres et les caractères antiques, teints du sang des apôtres et des martyrs, remontent à dix-huit siècles; aux marges de cet immortel écrit sont gravés tous les noms de tous les hérétiques qui successivement ont cherché à en effacer les passages sacrés. Aussi, montrant leurs pères, leurs ancêtres et les monuments de leur existence et de leurs victoires, tous ces catholiques crient: *Ce que Jésus-Christ a enseigné ainsi que ses apôtres, nous l'enseignent, nous le croyons.*

Mais un tableau bien différent m'est offert dans les multitudes opposées qui se disent aussi chrétiennes. Je ne reconnais parmi elles ni chefs secondaires, ni chef suprême; ce que l'un proclame vérité, l'autre le proclame erreur. Je parcours les rangs, et combien de dénominations bizarres, contradictoires, grand Dieu! frappent mon oreille! Parmi leurs chefs suprêmes, j'aperçois une femme (la reine Victoria). Ah! qui serait en état de citer même les noms de ces groupes? Ecoutez ce que crie l'un d'entre eux:

"Il y en a tant en Angleterre qu'on les connaît à peine (*Schrockt*); en 1797, on comptait à Londres 246 églises et chapelles *épiscopales*; 297 maisons de réunions pour les *dissidents*, 82 chapelles pour les *non-conformistes* et les *presbytériens*, 56 pour les *indépendants*, 23 pour les *anabaptistes*, 32 pour les *quakers*, 3 pour les *non-jureurs*, 4 pour les *mugglitaniens*.

—Comment cette Babel serait-elle l'oeuvre de Jésus-Christ, l'oeuvre d'un Dieu?"

EVANGILE

(S. Jean, X, 11-16)

En ce temps-là, Jésus dit aux pharisiens: Je suis le bon Pasteur. Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire, et celui qui n'est point pasteur, à qui les brebis n'appartiennent pas, ne voit pas plus tôt venir le loup, qu'il abandonne les brebis et s'enfuit, et le loup les ravit et disperse le troupeau. Or le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire et qu'il ne se met point en peine des brebis. Pour moi, je suis le bon Pasteur; je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent, comme mon Père me connait, et comme je connais mon Père; et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie; il faut que je les amène aussi; elles écouteront ma voix, et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur.

Elle sent qu'elle leur doit la vie

Ce que Mlle Eagle dit des Pilules de Dodd pour le rein

Une femme d'Ormsby qui depuis cinq ans souffrait du diabète dit quel bien elle retira des Pilules de Dodd pour le rein.

Ormsby, Ont., le 12 avril (Spécial.) — "Je sens que je dois la vie aux Pilules de Dodd pour le rein." Cette énergique affirmation tombe des lèvres de Melle Gertrude Eagle, bien connue et hautement estimée ici. Mlle Eagle donne les raisons de cette affirmation sur le sens de laquelle personne ne peut se méprendre.

"Depuis cinq ans, je souffrais du diabète", déclare-t-elle. "J'eus recours aux médecins, mais ils ne purent pas me faire de bien.

"Un ami me parla de la grande valeur des Pilules de Dodd pour le rein. J'en fis l'essai d'une boîte et elles me firent du bien. J'en ai maintenant pris trois boîtes et elles m'ont fait tant de bien que je sens maintenant que je leur dois la vie."

Le diabète est une des formes les plus avancées et les plus dangereuses du mal de rein. Un remède qui soulage contre le diabète soulagera encore plus promptement dans les affections ordinaires du rein. Informez-vous à vos voisins si les Pilules de Dodd pour le rein ne sont pas le remède souverain pour toutes les affections du rein.

Les Pilules de Dodd pour le rein: 50 sous la boîte ou six boîtes pour $2.50. Chez tous les marchands ou The Dodds Medicine Co., Limited, Toronto, Ont.

En Province

OTTERBURNE

M. Alfred Carrière, qui avait passé l'hiver en Californie, est maintenant de retour, et nous paraît enchanté de son voyage.

M. R. Goulet, de Saint-Boniface, était de passage parmi nous, la semaine dernière.

* * *

La Compagnie Fast a ouvert un garage à Otterburne. Bon succès!

* * *

La semaine dernière, Mme O. Gauthier, de Sainte-Agathe, était en visite chez M. Vinet.

* * *

M. Bob Carrière, de Saint-Pierre, nous quitte dans quelques jours pour Los Angeles, Cal.

* * *

Mlle Alice Grouette, institutrice, nous a quittés vendredi matin, pour passer ses vacances de Pâques à Sainte-Anne.

* * *

M. Alexandre Dubois nous prie d'annoncer son intention de joindre le corps d'aviation (*Airco Club*) River Park, Winnipeg.

M'amour.

LAC DU BONNET

"Labor Omnia Vincit"

Jusqu'aujourd'hui, que n'a-t-on pas dit du Lac du Bonnet? Et cependant, tout s'est quasi envolé avec le vent, bien que tout était fondé. On l'a fait connaître sous toutes ses formes, comme le laboureur qui bouleverse sa terre pour en connaître la fertilité et en tirer tout le fruit possible.

Ici, les ressources premières sont indiscutables, mais c'est la main intelligente et laborieuse qui manque pour les exploiter; on a bien la langue et les beaux ou vilains propos, mais ce n'est pas suffisant pour découvrir une place et former un fort catholique de plus pour le chef du diocèse. On discute beaucoup et on n'aboutit à rien, parce que l'on cause sur des riens, ressemblance des personnalités administratives. Le passé est un témoignage irréfutable pour prouver qu'il n'y a pas d'énergie individuelle et d'intelligence administrative, conséquence de l'alcoolisme qui atrophie toutes les facultés et fait honneur à Bacchus.

On exploite plutôt le terrain du prochain que le sien, et quels en sont les résultats? C'est d'abord la division entre les différents groupes homogènes et la calomnie la plus raffinée. Chacun se croit capable de diriger et n'admet aucun chef, et c'est le socialisme en sa première phase. On se laisse berner par certain beau parleur ignorant qui fait école dans sa maison publique contre le progrès matériel, sans en comprendre le premier mot, contre l'Eglise, en répandant les erreurs néfastes, contre le clergé, en ne comprenant pas l'influence séculaire de l'Eglise dans la société, dans les familles et chez les individus, et enfin, contre tout Ordre religieux, qui est le paratonnerre de la société.

Il y a un travail énorme à faire au point de vue spirituel, et Dieu sait ce que ses ministres, par le passé comme par le présent, ont dépensé ici pour sa gloire et le plus grand bien des âmes. Apôtres du bien, ils se nourrissent d'abnégation et de mortifications inouïes que, seul le vrai catholique sait apprécier. Mais comme l'oeuvre du démon se fait sur une plus haute échelle durant ce siècle de déchristianisation, on se sert de tout moyen pour couvrir son ignorance et sa culpabilité du manteau de l'innocence cléricale ou moniale. On accuse en arrière et on flatte en avant; triste mentalité que celle-là. On croupit dans le vice, qu'il s'appelle ivrognerie ou sensualité, — sans écouter les moyens de l'enrayer, triste mentalité que celle-là. Dieu suscite des hommes pour faire son oeuvre ici, malheureusement, ils ne sont pas compris.

Qu'arrivera-t-il de tout ce peuple qui devrait se grandir en s'agenouillant? C'est que leurs maisons, comme celles des Egyptiens, seront marquées du sang de la malédiction qui, d'ailleurs, a déjà sévi sur certaines familles depuis six mois. Que la main de Dieu s'étende pour faire réfléchir et terrasser, s'il le faut, car c'est dans le malheur que l'homme sait se reconnaître et recourir aux lévites qu'il a méprisé.

Quelque soit l'instruction que m'ont donnée nos glorieuses institutions d'éducation religieuse, pour laquelle je les remercie généreusement, je ne veux pas m'aventurer sur un domaine qui n'est pas mien, et laisse à d'autres la tâche spirituelle, qui n'est pas des moins ardues, pour traiter du domaine matériel qui m'est familier depuis longtemps.

Il existe ici une comparaison frappante entre le peuple européen laborieux et le peuple canadien insouciant. Dans tout le district, c'est le même terrain avec ses qualités et ses défauts, c'est-à-dire sinuosités, marais et bois. Partout, à cause de l'inertie municipale, il n'y a pas de chemin pratiquement et le colon, qu'on l'appelle Galicien, Russe ou Suédois, à huit, dix ou douze milles d'ici, dans des conditions de transport quasi impraticables, a ouvert environ la moitié de son terrain depuis quelque sept ans, alors que le colon canadien, à proximité du village, et favorisé de chemins praticables, a à peine ouvert une dix acres de terre sur un cent soixante.

Comment expliquez-vous la chose? C'est que l'on se voue trop aux services des compagnies et que l'on fait vivre sa terre au lieu d'en tirer sa vie, et l'on en est toujours au même point financier. Lorsque l'on a dans sa maison assez d'aliments pour une semaine, le moindre petit malaise entrave le travail au lieu de surmonter la paresse, — que l'on considère comme un malaise, — et poursuivre le salaire quotidien qui deviendrait une épargne à la banque pour permettre ensuite de faire un travail fructueux sur son terrain. Un conseil pratique, — et qui n'est pas toujours compris, — serait de se mettre aux services des compagnies pour obtenir ses provisions nécessaires pour quelques mois dans un magasin de *gros* et ensuite se vouer au travail de la ferme qui, l'année suivante, rapportera la vie de toute la famille.

Nous aurions bien un autre point capital à traiter à l'avantage du progrès matériel, qui est le frère du progrès spirituel, mais nous le traiterons dans un prochain article, en vous prouvant les effets néfastes de l'alcoolisme. Pour le présent, qu'il suffise de méditer ces quelques lignes pour l'honneur de la population catholique du Lac du Bonnet et pour le retour sérieux de ces tristes adeptes de la mauvaise langue.

Tout catholique devrait avoir pour devise: *"Tout pour la plus grande gloire de Dieu."*

Filles aux pales joues Femmes epuisees sont tot remises sur pieds

MERVEILLEUX RECORD D'UN NOUVEL ALIMENT-SANG

Résultats certains assurés

Les gens pâles ont un sang pâle. En d'autres termes, leur sang contient de l'eau et manque de globules rouges.

L'estomac est malade.

L'assimilation est pauvre et les aliments ne sont pas changés en sang. Il s'en suit que l'organisme est privé de vitalité, manque de force et de pouvoir restaurateur.

Ne passez pas de la vigueur à la faiblesse.

Ne permettez pas à votre appétit de disparaître mais ayez immédiatement de Ferrozone.

Vous vous sentirez immédiatement rajeuni et plein de force. L'appétit s'aiguisera, la digestion sera stimulée, de la vigueur reviendra à tout l'estomac. Tout ce que vous mangerez sera transformé en nutrition qui fournira à votre organisme pauvre et faible ce dont il a besoin.

Un sang vigoureux qui donne des joues roses et des yeux vifs, voilà le genre de sang que donne Ferrozone.

La force et l'entrain qui défient la dépression et la fatigue, voilà ce que donne Ferrozone.

Toute femme pâle se peut transformer avec Ferrozone.

Non seulement elle améliorera son teint et refera tous ses organes affaiblis. Ferrozone donne une santé qui est toute une surprise.

Pour les femmes et les jeunes filles qui veulent avoir bon teint, se sentir fortes, le demeurer, rien dans la médecine ne vaut Ferrozone.

Pourquoi n'essayez-vous pas Ferrozone?

Un traitement concentré sous forme de pastille, voilà Ferrozone. 50 sous la boîte ou six boîtes pour $2.50. Chez tous les marchands ou directeur de The Catarrhozone Co., Kingston, Ont.

TOUTES AIDES

Le gros nouveau de cette année, à Toutes Aides, sera l'introduction des tracteurs. En ont déjà fait l'acquisition, sans nommer les étrangers: MM. Jean Bretecher, Filias Laberge, Charles Dufault, Martin Brétécher et Frank Patient.

* * *

Ont commencé à s'installer sur leurs homesteads: MM. Arthur Théoret, Pierre Philippot, Louis Van Veyssen et M. Furuet.

* * *

Si la grippe espagnole n'a pu terrasser personne ici, elle a cependant secoué assez fortement Mme François Brétécher et sa digne mère.

* * *

La rigueur de cet hiver a fait regretter à plus d'un Galicien les oignons d'Egypte. Aussi volontiers s'en iraient-ils demeurer dans un pays plus chaud. Nous pourrions offrir les marchés d'occasion à ceux qui désirent s'établir en pays neuf.

ST-JEAN-BAPTISTE

Le saint jour de Pâques était pour la paroisse de St-Jean-Baptiste un jour de joie. La résurrection de Notre-Seigneur portait ses fruits, puisqu'une jeune personne ressuscitait à la vie de la grâce. En effet, ce jour, Mlle Marguerite Barton, bravant le respect humain, abjurait publiquement le protestantisme et recevait le baptême. Toute la paroisse s'était fait un devoir d'assister à cette cérémonie imposante.

Ce fut vraiment impressionnant de voir cette jeune personne renonçant pour toujours à ses erreurs passées et professant ouvertement les dogmes catholiques. A la voir, nous nous apercevions qu'elle n'agissait pas à la légère, mais plutôt qu'elle était convaincue de l'acte qu'elle posait.

Cette jeune fille, orpheline de mère depuis sa plus tendre enfance, fut élevée par sa grand'mère et vécut, surtout depuis ces huit dernières années, au milieu des catholiques, étant toujours en contact avec eux. Elle s'aperçut bientôt par elle-même qu'il lui manquait quelque chose. C'est pourquoi elle forma la résolution d'étudier cette religion qui renfermait de si sublimes choses. Etant alors à Elm-Creek, elle en parla au curé, M. l'abbé Arthur Béliveau, de Starbuck, qui commença aussitôt à l'instruire. Peu après elle vint demeurer à Saint-Jean-Baptiste et continua son instruction avec zèle.

Ayant vu par elle-même de quel côté était la vérité, elle soupirait toujours vers le jour tant désiré de son baptême. La grâce de Dieu faisait son oeuvre et la préparait à ce grand jour. Donc au jour de Pâques, le Seigneur comptait un nouvel élu. "Que je suis contente", disait-elle après son baptême. Elle avait en effet atteint le bonheur.

Ce fut M. l'abbé Lucien Senez qui lui administra le baptême, et elle eut pour parrain M. Joseph-B. Roy et pour marraine Mlle Alice Tessier.

Le lendemain matin, elle fit sa première communion, recevant son Dieu avec toute la candeur d'un ange de pureté. Les enfants de Marie et de la paroisse rehaussèrent la cérémonie par leur chant approprié à la circonstance.

* * *

Le jeudi-saint, à l'occasion de l'adoration nocturne, les membres de l'A.C.J.C. s'étaient fait un devoir de se partager la nuit afin que le Dieu Eucharistique ne fût pas délaissé.

* * *

A Pâques, nous avions le bonheur de saluer la présence au milieu de nous de MM. les abbés Sabourin et Brunet, en visite dans leur famille respective.

* * *

Nous nous faisons un devoir de souhaiter la bienvenue à deux de nos camarades de l'A.C.J.C., revenus dernièrement, dans la personnes de MM. Armand et Julien Lambert.

* * *

Bienvenue aussi à M. Wilfrid Dupuis qui nous est revenu de la province de Québec avec une charmante compagne.

S. C.

Une pilule qui prolonge la vie. — Pour la victime de l'indigestion, le soin de ses affaires devient une grande fatigue. Il ne peut pas concentrer son esprit sur son travail et il est exposé à des pertes et des désagréments. Les Pilules Végétales de Parmelee offrent le soulagement à cette personne. Un traitement selon les directions, le convaincra de l'excellence de ces pilules. Nous les recommandons avec confiance parce que nous savons qu'elles feront ce dont nous les prétendons capables.

CAMPERVILLE

Cette année nous avons été agréablement surpris par la splendeur des cérémonies, dans notre magnifique église. Nous nous sommes cru transportés dans une de nos cathédrales de la province de Québec.

Le jeudi saint, le vendredi saint, le samedi saint, les offices ont été célébrés avec diacre et sous-diacre.

A Pâques, le R. P. J. Brachet officiait comme célébrant, le R. P. J. Chaumont agissait comme diacre et le R. P. E. Planet comme sous-diacre. Le R. P. Planet a donné le sermon en français et en saulteux.

Tous les garçons de l'Ecole Indienne assistaient au choeur, en soutane, quelques-uns habilement dressés par le Rév. Frère Gordon Shmoski, servaient à l'autel avec aisance et piété.

Les Rév. Soeurs Franciscaines avaient orné l'autel avec beaucoup de goût et rehaussé les cérémonies par une musique et un chant très bien exécutés.

L'assistance, malgré le mauvais temps, a été très nombreuse.

* * *

Nous avons le plaisir de voir revenir définitivement parmi nous M. Dufour et sa famille. Au printemps, plusieurs autres familles canadiennes sont attendues.

Un paroissien.

SAINT-NORBERT

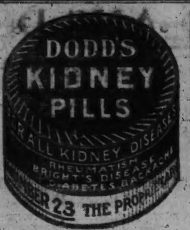
La prédication d'une retraite, quelle bonne et quelle nécessaire chose pour le bien des âmes, même des corps solidaires et complices des maladies de l'âme.

Nous en savons quelque chose, nous, de Saint-Norbert. Depuis longtemps nous abusions de l'autorité trop paternelle de notre pasteur. Si sa parole était ferme pour nous recommander le bien, nous étions encore plus fermes et obstinés dans la détermination de faire la sourde oreille sans même se gêner ni se le reprocher. Mais le remède est arrivé à point, et il ne fallait rien moins que la parole énergique et foudroyante de nos bons missionnaires pour désiller nos yeux volontairement myopes sur nos devoirs de catholiques. Que d'abus, de fautes, de vérités mises au rancart afin de n'avoir pas l'obligation gênante de mieux faire.

Mais enfin, d'une main énergique les bons missionnaires ont arraché le bandeau qui nous cachait et nous gâchait notre devoir. On nous a dit de dures vérités, mais tant mieux, puisque la vérité est toujours le flambeau éclairant et dirigeant le monde vers ses plus hautes destinées en lui signalant les précipices dissimulés et disséminés sous ses pas par l'esprit malin.

Enfin nous voilà corrigés et décidés à donner le bon exemple. Que Dieu accepte et daigne bénir nos résolutions. O vous tous, gens des paroisses qui n'avez pas eu récemment le bonheur d'une mission, sollicitez-la de qui de droit. C'est un privilège qui vaut bien la peine qu'on le demande, même à grands cris. C'est un oasis où il nous est accordé de déposer à jamais le lourd fardeau des fautes passées. Donc, écoutez-moi: obtenez une bonne retraite et... vous m'en direz des nouvelles.

Norbertain.



Pilules Dodd pour les rognons, le rhumatisme, le mal de Bright, le diabète et le mal de dos. 50 sous la boîte ou six boîtes pour $2.50. Chez tous les marchands ou The Dodds Medicine Co., Ltd, Toronto, Ont.

L'ami de l'homme pauvre. — Mise dans de petites bouteilles qui se transportent facilement et partout en vente à bas prix, l'Huile Eclectrique du docteur Thomas contient plus de pouvoir sous sa forme concentrée que cent fois la même quantité d'onguent. Son bon marché et ses différents emplois en font l'ami de l'homme pauvre. Aucun assortiment n'est complet sans ce remède.

LAC DU BONNET

Samedi, le 3 avril, le Cercle naissant de la Jeunesse Catholique avait organisé, dans notre école privée, une intéressante soirée de cartes. L'assistance était nombreuse, et un bon entrain et une union parfaite régnaient dans toute la salle. Plusieurs personnes de langue anglaise étaient présentes, et elles durent partir contentes, car un des leurs, M. Olson, fut l'heureux gagnant du prix des hommes, un joli rasoir de sûreté, donné par une dame généreuse de la paroisse.

Mlle Emma Desgagné remporta le prix des dames, qui consistait en une belle boîte de bons chocolats.

A part la "consolation", rien ne manquait; on se promet bien qu'à la première soirée, qui s'annonce prochaine, elle ne manquera pas. Nous espérons donc qu'il y aura salle comble.

Un magnifique bonnet de boudoir, offert par une paroissienne dévouée, fut mis à l'enchère. M. Alex. Bernard, de notre paroisse, en fut l'acquéreur.

La soirée fut agrémentée de jolis morceaux de gramophone qui furent appréciés par toute l'assistance.

Des remerciements chaleureux doivent être adressés au président du Cercle, M. R. Gauthier, qui s'est dévoué si généreusement en cette circonstance; aux gentilles demoiselles qui, avant la fin de la soirée, servirent un délicieux goûter, ainsi qu'à toutes les personnes qui y assistèrent.

Vive le Lac du Bonnet pour bien s'amuser!!!

Mgr Grouard

SOUVENIRS DE 60 ANS DE MISSION

(Suite)

Quoi qu'il en soit, pour de jeunes missionnaires comme le Père Petitot et moi, ce long voyage fut plein d'intérêt et de charme. Descendre la Rivière Rouge, traverser le lac Winnipeg, remonter le grand rapide de la Saskatchewan, passer de lacs en rivières et de rivières en lacs, séparés par une foule de rapides et de portages, aborder un moment au Pas, où rien ne semblait promettre qu'un évêque catholique y ferait sa résidence, puis après avoir traversé le lac Cumberland et je ne sais combien d'autres, arriver à la rivière Churchill, à l'Ile à la Crosse et enfin au Portage la Loche, c'était chaque jour, presque chaque heure même un spectacle nouveau s'offrant à nos regards. Ici, l'eau limpide comme un cristal semblait un miroir où se reflétait la côte voisine couverte de forêts verdoyantes, là, elle bondissait de cascade en cascade et se couronnait d'écume comme les flots d'une mer en furie; ailleurs une île s'élevait gracieuse au milieu d'un lac, entourée d'une ceinture de saules au-dessus desquels paraissaient les trembles au feuillage vert tendre, surpassés eux-mêmes par les bouleaux aux branches flexibles, et dominant le tout de grandes épinettes à la sombre verdure. Plus loin, d'autres îles n'offraient à la vue qu'un amas de rochers stériles et dénudés. Parfois l'horizon s'élargissait et permettait à l'oeil de contempler un immense paysage bordé par des collines ou des montagnes s'étageant dans une lointaine perspective. Le Père Petitot, artiste dans l'âme et sensible aux beautés de la nature, admirait sans rien dire, prenait des notes, traçait un croquis, et traduisait ensuite ses impressions dans des pages justement admirées.

Cependant n'allez pas croire que ces jolis tableaux n'avaient point d'ombres. Le ciel ne fut pas toujours calme et nous eûmes plus d'un orage à essuyer. Et puis comment oublier les nuées de maringouins dont les bourdonnements et les piqûres venaient trop souvent mêler une peine cuisante à nos plaisirs du jour et troubler notre repos la nuit? Avouons aussi que notre cuisine ne satisfaisait guère les exigences de nos goûts. Pour la viande sèche, prenez une semelle de souliers entre les dents et essayez de la triturer, et vous aurez une idée assez exacte de l'agrément que nous eûmes d'abord à la manger. Nos mâchoires se fatiguaient en vain à la mastiquer et pourtant, à la longue, petit à petit, nous réussimes à nous en nourrir à peu près comme les métis. Quant au *Pimikan* c'était autre chose. Ce mets n'est pas coriace comme la viande sèche; c'est de la viande sèche réduite en miettes et mélangée avec la graisse du buffalo, elle se laisse donc broyer assez facilement par les dents—mais, cette odeur de suif! Quelle répugnance il nous fallut vaincre pour en avaler une simple bouchée! Et puis, des efforts renouvelés avec la réflexion que nous ne pouvions être de vrais missionnaires sauvages sans nous faire à cette nourriture, en réalité saine et substantielle, nous finîmes par l'ingurgiter sans que le coeur se soulevât. Notre cuisinier nous y aida, car le *Pimikan* ne se mange pas seulement tel quel, c'est-à-dire, sans autre préparation, mais il se laisse encore traiter de deux autres façons—appelées le *réchaud* et le *rababou*—le *réchaud* se comprend de suite: prenez une poêle, mettez-y du *pimikan*, posez sur le feu et quand la graisse sera fondue, remuez avec une cuillère et saupoudrez de farine, avec un peu de sel, puis servez chaud. Voilà la recette. Pour le *rababou*, je ne sais d'où vient ce nom baroque, mais les Métis de ce temps-là en étaient friands. Ils faisaient bouillir dans une chaudière du *pimikan* avec de l'eau. Quand l'ébullition commençait, ils jetaient petit à petit de la farine en brassant jusqu'à ce que le mélange fut cuit à point. Nous eûmes le plaisir assez innocent de nous rassasier de ces fricots, et nous nous en trouvâmes fort bien. Il va sans dire que le jambon et les biscuits servirent d'intermèdes jusqu'à épuisement complet.

Nous avions un autel portatif, et quoique la marche dût continuer le dimanche comme les autres jours, nous avions obtenu du guide en chef de la brigade, un excellent Métis appelé Lespérance, qu'il s'arrêtât dans la matinée à quelque endroit favorable pour y dresser notre tente; nous nous hâtions de tout préparer pour le Saint Sacrifice de la messe, et au son de la clochette nos Métis catholiques venaient se grouper autour de nous. J'ai oublié de mentionner qu'un ministre anglican, le Révérend McDonald, se trouvait dans la brigade, à destination, lui aussi, du Mackenzie, et quand nous disions la messe, il faisait son service pour les protestants. Le soir, nous réunissions nos gens pour chanter un cantique et réciter le chapelet.

On s'étonnera sans doute que le repos dominical fut si mal observé par une compagnie anglaise, quand partout où flotte le pavillon britannique les lois civiles en font une stricte obligation, et surtout si l'on considère que nos hommes, soumis à des corvées extraordinaires, auraient eu si grand besoin de se reposer. Mais on nous fit observer que durant un si long voyage, il y avait des jours d'arrêt forcé, que les barges du Mackenzie remontaient à marche forcée aussi pour atteindre l'autre côté du Portage la Loche, que si l'on n'arrivait pas à la date convenue, des retards pouvaient avoir des conséquences désastreuses; et pour ma part je trouvai dans ces raisons des circonstances très atténuantes, et de fait, pour ce qui regarde les hommes, quand sur un lac ou sur une rivière au cours paisible ils sentaient un bon vent souffler, il fallait voir avec quel entrain ils dressaient le mât et hissaient la voile, puis abandonnant la barque aux soins du pilote et d'un de leurs compagnons, ils se jetaient avec délices entre les bras de Morphée. Il en était de même si un gros vent contraire ou des pluies prolongées les obligeaient à s'arrêter. Se hâtant alors d'étendre sur la barge des prélarts imperméables, ils se mettaient à l'abri dessous et s'envolaient bien vite au pays des rêves.

En arrivant à la rivière Churchill, après avoir passé le portage du Fort de Traite, nous rencontrâmes le Père Végréville, venu du Lac Caribou. Il monta dans notre barge jusqu'à l'Ile à la Crosse. Là nous eûmes le bonheur de saluer le Père Faraud, le Père Moulins, le Frère Dubé et les Soeurs Grises que Mgr Grandin y avait amenées à son retour de France. Notre visite ne dura guère que quelques minutes, à notre grand regret, et nous repartîmes pour le Portage la Loche, où nous arrivâmes le 25 juillet. Ce portage a 12 milles de long. Pensez quelle corvée écrasante nos hommes eurent à faire. Ils eurent en effet à transporter sur leurs épaules toutes les marchandises dont nos barges étaient pleines. De l'autre côté, les gens du Mackenzie apportaient sur leur dos aussi les ballots de pelleteries ramassées pendant l'hiver. Cet échange prit plusieurs jours. Nos Métis de la Rivière Rouge repartirent avec la riche cargaison des fourrures du Nord qu'ils allèrent déposer à York Factory, sur les bords de la Baie d'Hudson, et ceux du Mackenzie chargèrent leurs barges des marchandises qu'on leur avait amenées. Nous y trouvâmes une place aussi, et descendant la rivière Eau Claire, dont le cours est interrompu par quatre rapides nécessitant des portages, nous entrâmes dans la belle rivière Athabaska, et le 2 août, de bon matin, nous arrivions au Fort Chipweyan.

J'arrivais au terme de mon voyage! Les barges devaient s'arrêter quelques heures, et le Père Petitot s'en vint avec moi à la mission de la Nativité, que nous voyions à un mille environ du fort. Nous entrâmes d'abord à l'église pour y faire une prière et nous préparer à dire la messe, avant d'aller saluer le Père Clut. Quelle ne fut pas notre surprise en voyant Mgr Grandin à l'autel! Le Père Clut nous ayant aperçus, nous fit signe d'avancer, nous donna à chacun un surplis et nous invita à prendre place aux côtés de Monseigneur. Ce saint évêque, si attentif et recueilli qu'il pût être, subit là une fameuse distraction, je vous assure! Une vive émotion s'empara de lui, et il eut à faire un violent effort pour se contenir.

La messe achevée, nous l'accompagnâmes à la sacristie, reçûmes sa bénédiction et ses embrassements paternels. Mais il fallut couper court à ces épanchements de notre joie mutuelle. Monseigneur était remonté du Mackenzie avec les barges que nous avions rencontrées au Portage la Loche et qui nous avaient amenés au Lac Athabaska, et il devait s'en retourner avec elles. Le temps pressait. Nous dîmes nos messes, prîmes ensemble un modeste déjeuner de poisson et de pommes de terre, car le Père Clut n'avait pas de pain à nous offrir, et nous escortâmes Monseigneur au fort, où il monta dans une barge avec le Père Petitot. Ayant fait nos adieux, la brigade partit à la rame et le Père Clut me ramena à la mission.

Rappelons brièvement l'origine de cet établissement. Mgr Taché, alors missionnaire à l'Ile à la Crosse, visita le premier le Lac Athabaska en 1847. Il trouva les sauvages Montagnais bien disposés, baptisa un bon nombre d'enfants et s'en retourna quinze jours après. Il revint en 1848, vers la fin de septembre, et resta jusqu'au commencement de l'année suivante. Le bourgeois du Fort lui avait donné une hospitalité cordiale, les sauvages se maintenaient dans leurs bonnes dispositions et Mgr Provencher approuva le projet d'un établissement au Lac Athabaska. Le Père Faraud fut chargé de l'exécuter. Il arriva dans le mois de septembre 1849. Il reçut également l'hospitalité au fort de la Compagnie en attendant qu'il eût sa propre maison.

Après avoir examiné le terrain, il choisit l'emplacement actuel de la mission. Doué d'une force musculaire peu commune et d'une grande habileté à manier la hache et le rabot, il se construisit avec les arbres d'une forêt voisine une habitation modeste, couverte d'écorces, et s'y installa joyeusement. Ensuite, il voulut bâtir une église, ce qui lui demanda plus de temps, car il voulait la faire grande et belle, et pour cela il avait besoin de beaucoup de planches qu'il fallait scier à la main et de beaucoup de clous, lesquels passant par le chemin du Portage la Loche, n'arrivaient que lentement et en petite quantité. Pour l'aider dans ce travail, il obtint le secours d'un engagé et, certes, il en avait grand besoin, car à la construction de l'église matérielle, il en unissait une autre plus importante: l'église spirituelle, c'est-à-dire l'instruction des sauvages Montagnais et Cris du Lac Athabaska. Et ce n'était pas chose facile, car il fallait apprendre la langue, apparemment la plus barbare qu'on puisse imaginer, et cela sans livres, ni grammaires, ni dictionnaires. Il avait copié les notes que le Père Taché et Mgr Laflèche avaient ramassées à l'Ile à la Crosse, matériaux informes d'où il réussit, avec l'aide d'un Métis interprète du Fort, à se donner une idée juste des règles du discours, des conjugaisons et autres mystères jusqu'à lui impénétrables. Joignez à tout cela de longues courses apostoliques au Grand Lac des Esclaves et dans la Rivière la Paix, et vous avouerez que le Père Faraud était un homme rempli d'un zèle ardent, possédant une énergie physique et morale extraordinaire. Mais il ne se ménageait pas assez; il était fatigué après avoir assis sur des bases solides la mission de la Nativité, et Mgr Taché l'avait appelé à l'Ile à la Crosse, où nous l'avions salué en passant.

Le premier compagnon du Père Faraud fut le Père Grollier, qui porta la bonne nouvelle aux Mangeurs de Caribou et inaugura ainsi la mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, au Fond du Lac. Il ouvrit ensuite la résidence nouvelle de Saint-Joseph du Grand Lac des Esclaves. Le Père Grandin lui succéda comme compagnon du Père Faraud, continua l'oeuvre commencée au Fond du Lac, se rendit à la Rivière au Sel et fut rappelé à l'Ile à la Crosse, pour devenir peu après coadjuteur de Mgr Taché. Le Père Clut le remplaça et dirigeait la mission de la Nativité quand j'y arrivai, comme je l'ai dit plus haut.

Il avait avec lui l'excellent Frère Alexis Raynard, dont la fin fut si tragique. Une vieille sauvagesse, fervente néophyte, avait été autorisée par le Père Faraud à demeurer près de l'église, à la charge de la mission; elle rendait en retour quelques services, lavant le linge, raccommodant les mocassins, préparant le poisson, et autres menues besognes. Un Métis et un Sauvage étaient engagés comme pêcheurs et procuraient aux missionnaires leur nourriture quotidienne, ainsi qu'aux chiens dont on ne peut se passer dans le Nord. A l'occasion, ces engagés allaient assez loin dans la forêt chercher quelques morceaux de viande d'orignal ou de caribou que les chasseurs vendaient au Père.

La maison construite par le Père Faraud avait 30 pieds de long sur 20 de large. Elle n'avait que le rez-de-chaussée. La plus grande partie servait de salle publique, sur laquelle s'ouvraient deux petites chambres de 10 pieds carrés, dont l'une était occupée par le Père Clut et dont l'autre devint ma cellule. On passait par là pour aller au réfectoire de 10 pieds communiquant avec une cuisine de même dimension. A l'autre extrémité de la grande salle, une porte donnait entrée à une petite sacristie par laquelle on allait dans l'église. Cette dernière était vraiment grande et belle comme le Père Faraud l'avait voulue, et faisait l'admiration de tous, blancs, métis et Indiens. Cinq fenêtres ogivales de chaque côté de la nef, avec une voute arrondie, une magnifique balustrade formée d'élégantes colonnettes découpées au tour, un choeur de forme exagonale avec deux fenêtres ogivales sur les côtés et un grand maître autel au fond. Ce choeur était plus étroit que la nef et laissait place à deux petits autels latéraux surmontés de statues de la sainte Vierge et de saint Joseph. Le toit élancé était couvert en bardeaux faits à la main. Au-dessus de la grande porte s'élevait un joli clocher dans lequel se balançait une cloche de plus de 100 livres. Le Père Faraud se plaisait à raconter comment les sauvages avaient fui d'épouvante la première fois qu'il avait sonné sa cloche à toute volée! Mais ils s'y accoutumèrent bientôt, et au lieu de fuir à son appel ils se hâtèrent d'accourir à l'église. Pour ma part, j'étais heureux de me trouver dans une mission si bien organisée. Bâtie sur le bord du lac, ayant pour fondement un immense galet de granit aux ondulations un peu trop saillantes, elle était entourée, à quelques centaines de mètres de distance, de hautes collines rocheuses où cependant une forêt assez épaisse avait pu prendre racine.

Dans cet espace intermédiaire se trouvait un marais aux eaux stagnantes environné de grandes épinettes. Le Père Faraud, qui avait examiné le terrain avant de choisir l'emplacement de la mission, pensa d'abord que ces beaux arbres lui serviraient à bâtir sa maison, et ensuite qu'en creusant un canal vers une petite baie pas trop éloignée on pourrait dessécher ce marais et obtenir ainsi une étendue considérable de terre propre à la culture. Ces raisons le décidèrent. Il bâtit sa maison et avec l'aide de ses compagnons, du Frère Alexis surtout, il creusa le canal, dessécha le marais, abattit les arbres des alentours et eut la joie de voir un beau jardin où pommes de terre et autres légumes croissent à merveille... pas toujours cependant; car, certaines années, la sécheresse ou la gelée les endommagent beaucoup. Enfin, tel quel, ce jardin est une vraie bénédiction pour la Nativité. On n'en trouvait pas d'autre dans ce pays nullement destiné aux productions agricoles.

(Suite la semaine prochaine)

PROPAGANDE

Liste des brochures, tracts et volumes que l'on peut se procurer au "Comité de Propagande LaVérendrye de l'A.C.J.C.", 39, avenue Provencher, Saint-Boniface:

"ACTION FRANCAISE", MONTREAL

"Almanach de la Langue Française": 1916 ....$ .35
1917 ....$ .15
1918 ....$ .15
1919 ....$ .20
1920 ....$ .20
"Paul-Emile Lamarche": Oeuvre-hommage $1.00
"La mission de l'Université": Mgr G. Gauthier ....$ .10
"Pour l'Action Française": Abbé Lionel Groulx ....$ .10
"Refrains de Chez Nous" ....$ .10
"Si Dollard Revenait": Abbé Lionel Groulx ....$ .10
"La Race Supérieure": R. P. L. Lalande, S.J. ....$ .10
"La Valeur Economique du Français": Léon Lorrain ....$ .10
"Les Rapaillages": Abbé Lionel Groulx: Edition populaire ....$ .25
"La Naissance d'une Race": Abbé Lionel Groulx ....$ .75
"La Langue Gardienne de la Foi": Henri Bourassa ....$ .25
"Pour la Défense de nos Lois Françaises": Antonio Perrault ....$ .25

SOCIETE SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTREAL

"Fleurs de Lys": Troisième concours littéraire: 1918 ....$ .60
"Au Pays de l'Erable": Quatrième concours littéraire: 1919 ....$ .80
"Album Lafontaine": Souvenir du 75me anniversaire ....$ .15
"Contes Historiques" en images: Première série ....$ .15
Deuxième série ....$ .15
Les deux séries en album ....$ .50
"Histoire Acadienne": Abbé Lionel Groulx ....$ .10

"ACTION SOCIALE CATHOLIQUE", QUEBEC

"Almanach de l'Action Sociale Catholique": 1920 ....$ .50
"L'Ecueil Démocratique": Mgr L.-A. Paquet ....$ .10
"L'Eglise Catholique au Canada" ....$ .10
"Deux Grèves de l'Internationale" ....$ .05

"LIGUE DE RALLIEMENT FRANCAIS EN AMERIQUE"

"Le Français dans nos Ecoles" ....$ .05
"La Langue Française et le Christianisme": Mgr Guertin ....$ .05
"La Reconstruction Sociale" ....$ .05
"Le Français dans le New-Hampshire": Abbé Henri Beaudé ....$ .05
"Nos Légitimes Aspirations": Abbé Geo. Courchesne ....$ .05
"Des Justes Limites à l'Action de l'Etat": S. E. le Cardinal O'Connell ....$ .05

OEUVRE DES TRACTS

"Les familles au Sacré-Coeur": R. P. J.-P. Archambault, S.J. ....$ .05
"Ecoles Canadiennes-Françaises": R. P. Adélard Dugré, S.J. ....$ .05
"Les Retraites Fermées au Canada": R. P. Lecompte, S.J. ....$ .05
"L'Eglise et l'Organisation Ouvrière": R. P. Archambault, S.J. ....$ .05
"Police! Police! A l'Ecole, les Enfants": B. P. ....$ .05
"Le Mouvement Ouvrier Catholique au Canada": Omer Héroux ....$ .05
"L'Instruction Obligatoire" ....$ .05
"L'Ecole Obligatoire": Mgr L.-A. Paquet ....$ .05
"Le Bon Journal": R. P. Marion, O.P. ....$ .05
"Le Dr Painchaud": C.-J. Magnan ....$ .05

BROCHURES ET LIVRES ANGLAIS

"Polly Masson": William Henry Moore $1.75
"The Clash": William Henry Moore $1.75
"Bridging the Chasm": Percival Morley $1.35
"Ireland's Case": Seumas MacManus $1.50
"Do the French-Canadians Speak Patois": L.-S. Richard, LL.D. ....$ .05
"Meeting the French-Canadians Half-Way": C. E. Holmes ....$ .11

DIVERS

"Dixième Anniversaire du "Devoir"", lettres et discours ....$ .35
"Ecoles Neutres et Programmes Scolaires": Mgr A. Béliveau ....$ .0[illegible]
"L'antidote contre la mauvaise presse": R. P. Bissonnette, O.P. ....$ .11
"La mission Jellicoe": Henri Bourassa ....$ .16
"Choses qui s'en vont": Frère Gilles, O.F.M. ....$ .25
"Histoire du Canada": Abbé Adélard Desrosiers et Camille Bertrand $1.50
"Récits Laurentiens": Frère Marie-Victorin, des E. C. Edition reliée et cartonnée ....$ .75
Edition brochée ....$ .60
"2,000 Mots par l'image": Abbé Etienne Blanchard ....$ .25
"Jeu de Cartes du Bon Langage": 4me série: Abbé E. Blanchard ....$ .30
"Les Langues et les Nationalités": Un Sauvage ....$ .25
"Silhouettes Paroissiales": R. P. Louis Lalande, S.J. ....$ .75
"Le Petit Monde": Louis Dupire ....$ .50
"En veillant avec les Petits de Chez-nous": Abbé J.-G. Gélinas ....$ .75
"Le Canada Apostolique": Henri Bourassa: Edition de luxe ....$ .50
Edition populaire ....$ .25
"Syndicats Nationaux ou Internationaux?": Henri Bourassa ....$ .15
"Notre Jeunesse": Guy Vanier ....$ .10

Ces brochures seront expédiées franc de port sur réception du montant requis. Strictement payables d'avance. Les chèques devront être fait au pair à Saint-Boniface.

Adressez vos commandes à:

COMITE DE PROPAGANDE LAVERENDRYE DE L'A.C.J.C.
39 Avenue Provencher,
Saint-Boniface, Man.

COURS DU GRAIN

Cours fourni par le Comptoir Agricole

LUNDI, LE 12 AVRIL

BLE

No 1 Nord déchargé	$2.15
No 2 Nord déchargé	2.12
No 3 Nord déchargé	2.08
No 4 Spécial	2.02
No 5 Spécial	1.91
No 6 Spécial	1.81
Track	2.15
Rejeté No 1	2.04
Rejeté No 2	2.01
Rejeté No 3	1.96
"Smutty" No 1	2.06
"Smutty" No 2	2.03
"Smutty" No 3	1.99
"Criblures"	21.00

AVOINE

No 2 C. W., déchargé	$1.06
No 3 C. W.	1.02½
Fourrage, Extra	1.02½
Fourrage 1	1.00½
Fourrage 2	.98½
Track	1.06

ORGE

No 3 C. W.	$1.70⅞
No 4 C. W.	1.50⅞
Rejeté	1.40⅜
Fourrage	1.40⅜
Track	1.56⅞

LIN

No 1 C. W., déchargé	$5.26
No 2 C. W.	5.18
No 3 C. W.	4.65
Rejeté	4.65
Track	5.24

SEIGLE

2 C. W.	$2.06½

"Déchargé" veut dire déchargé à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

BETAIL

SAMEDI, LE 10 AVRIL

"Steers."—	
Excellent	$12.00—$13.00
Bons	$10.50—$11.75
"Feeders"—	
De choix	$10.00 à $11.00
Bons	$7.50 à $9.50
"Stockers", "Steers" et taures—	
De choix	$8.25—$9.25
Bons	$6.50—$8.00
"Bulls"—	
Bons	$7.00 à $8.50
Ordinaires	$5.50 à $6.50
Taures. De boucherie—	
Excellentes	$10.25—$11.50
De choix	$8.50—$10.00
Veaux.—	
De choix	$14.00—$16.00
Bons	$10.50—$12.50
Ordinaires	$7.50—$9.00
Moutons.—	
Bons	$15.75—$15.75
Cochons.—	
Choix	$18.50—$18.50
Lourds	$18.00—$18.00
Légers	$17.50—$18.00
Truies	$16.00—$16.00
Vaches de boucherie.—	
De choix	$10.00—$10.75
Bonnes	$8.25—$9.50
Moyennes	$7.25—$8.00
"Canners"	$4.25—$5.25

PRODUITS

Prix du gros

Oeufs.—	
Du "Jobber" au détailleur—	
Frais pondus	$ .40—$ .40
Beurre.—	
Crèmerie. Aux détailleurs	$ .60—$ .75
De ferme. Aux cultivateurs	$ .35—$ .40
Légumes.—	
Patates. Le minot	$3.00
Lot de 5-10 minots	$2.75
Navets. Le cent	$3.00
Carottes. Le cent	$5.00
Betteraves. Le cent	$4.00
Choux. Le cent	$8.00
Oignons. Col. Brit. Le cent	$8.00
Pommes d'Ontario. La boîte	$3.50
Pommes de la C.-Brit. La boîte	$3.50
Volailles.—	
Dinde. Poids en vie	$ .23—$ .28
Oies. Poids en vie	$ .15—$ .19
Canards. Poids en vie	$ .16—$ .18
Poulets. Poids en vie	$ .19—$ .22

Farine—

Conformément à l'arrêté gouvernemental. Comptant aux marchands de la ville.

Five Roses. Sac de 98 liv.	$6.57½
Five Roses. 2 sacs de 49 liv.	$6.67½
Five Roses. 4 sacs de 24 liv.	$6.80
Purity. Sac de 98 livres	$6.57½
Purity. 2 sacs de 49 livres	$6.67½
Purity. 4 sacs de 24 livres	$6.80
Royal Household. Sac 98 liv.	$6.57½
Royal Household. 2 sacs de 49.	$6.67½
Royal Household. 4 sacs de 24.	$6.80
Maple Leaf. Sac de 98 liv.	$6.57½
Maple Leaf. 2 sacs de 49 liv.	$6.67½
Maple Leaf. 4 sacs de 24 liv.	$6.80½
Farine de seigle—	
Seigle blanc. 98 livres	$5.25
"Straight". 98 livres	$5.00
Seigle brun, 98 livres	$4.00
Gruau de seigle, 98 livres	$4.25
Gruau d'avoine	$4.50 à $4.75

Alimentation—

	Son	Gru
Winnipeg	$46.00	$39.00

(Domestique, f.o.b. Winnipeg.)

Foin—

Prix du gros aux producteurs.

Du Manitoba ....$25.00—$29.00 (Selon la qualité)

Note.—Marché très instable. Peu de "Timothy" à cause de la grande demande dans l'Ouest. On offre jusqu'à $36.00 la tonne et le prix atteindra peut-être $40.00. Le marché est très instable pour les autres genres de foin.

Peaux.—

No 1. Vertes et salées. Vaches et taureaux. Toutes pesanteurs	$ .22
No 1. Vertes et salées. "Bulls"	$ .16
Vaches et taureaux. Vertes et salées. Marque au côté	$ .17
Peaux No 2. 1 sou de moins la livre.	
Peaux vertes gelées. 2 sous de moins la livre.	
No 1. Veau. Vertes et salées	$ .30
No 1. Vertes et salées. Jeunes veaux (kips) 15 à 25 liv. Comme les peaux. "Deacons". Moins 8 livres. Très jeunes veaux ou mort-nés	$1 à $1.50
Peaux de cheval. Vertes et salées. Chaque	6.00 à $7.00

Hâtez-vous d'expédier

Peaux séchées.—	
Bouchers	$ .30—$ .33
Peaux salées séchées. Toutes les pesanteurs	.28— .30
Peaux de chevaux et mules	2.00— 6.00
Suif—	
No 1	$ .09
No 2	.08
Gras	.05

ENCORE DE BELLES TERRES GRATUITES A CAMPERVILLE, MAN.

Une belle colonie canadienne en détresse. — Menacée d'être envahie par des étrangers

Les colons canadiens du beau pays de Camperville jettent un cri d'alarme. Après avoir été réservés aux anciens soldats, les *homesteads* encore nombreux qui restent à prendre à côté d'eux paraissent sur le point d'être envahis par des gens étrangers à notre foi et à notre race. Quelques-uns sont déjà arrivés, et d'autres sont attendus. Allons-nous leur laisser le champ libre dans cette superbe région longtemps évangélisée par les nôtres? Nos compatriotes qui s'y trouvent déjà en nombre respectable crient bien fort: Non, jamais! Venez plutôt à notre secours, vous tous qui avez besoin de terre et n'avez point d'argent pour en acheter. Venez, tandis qu'il en est encore temps.

Camperville, on le sait, est situé sur le côté ouest du grand lac Winnipegosis. Ses terres sont boisées de petits trembles, avec, généralement, quelques éclaircis en prairie. Leur fertilité est vraiment prodigieuse, et les légumes, par exemple, qu'on y a récoltés feraient sensation dans n'importe quelle exposition. Il y a là en outre de la chasse et surtout de la pêche, en sorte que l'hiver, qui est une saison morte partout ailleurs, est au contraire une source de profits dans cette région privilégiée.

La colonie possède la plus belle église de tout le Manitoba, avec trois prêtres et une dizaine de soeurs enseignantes. Sa campagne est de plus divisée en trois districts d'écoles qui jouissent de l'instruction donnée par des maitresses de notre langue. La station en est encore loin. C'est Winnipegosis, à 217 milles de Winnipeg et une trentaine de la colonie. Mais une ligne de chemin de fer est en construction qui doit la traverser juste par le milieu, et c'est probablement cette arrivée prochaine des communications rapides qui occasionne la poussée anglaise dont nous avons parlé. Laissera-t-on tranquillement à d'autres ce que nous pouvons encore avoir aux meilleures conditions possibles, c'est-à-dire pour rien? On ne trouve presque plus de *homesteads* dans l'Ouest. Peut-être que dans quelques mois tous ceux de Camperville vont se prendre, et alors où se tourneront ceux qui n'ont pas l'avantage d'une bourse bien remplie?

Pour plus ample informé, on peut s'adresser, avec un timbre pour la réponse, soit au soussigné, soit à M. J.-G. Parent, Camperville, Man., ou bien, — ce qui est mille fois mieux — prendre son billet pour Winnipegosis, puis se rendre de là à Camperville, soit chez les MM. Dufault, soit à la Mission, où M. Parent, où l'on se fera un plaisir d'indiquer les meilleures terres qui restent à prendre.

Rév. Père A.-G. Morice, O.M.I.,
Saint-Boniface, Man.

LA BASSE-COUR

Pouvoir renouveler sa basse-cour tous les ans, tout en l'améliorant graduellement d'année en année, voilà *la marque* du bon aviculteur.

Dans la pratique générale de la ferme, on doit chercher à renouveler de la moitié *aux* trois quarts des poules pondeuses tous les ans.

Les poulettes sont les meilleures pour la ponte; les poules d'un an pour la reproduction. Conserevez donc quelques-unes des deux. Faites vos plans au moins un an d'avance. Sélectionnez les poulettes cette année pour l'année prochaine, en vous guidant sur leur généalogie.

Marquez les poulettes.—Pendant l'année des poulettes, l'éleveur choisira celles dont il se propose de faire incuber les oeufs l'année suivante. Un bon moyen de les faire est de marquer les poulettes qui pondent les premières. Il y a d'autres caractères qui accompagnent la ponte précoce, notamment la constitution bonne et vigoureuse, la race, le type et les marques; la poulette doit avoir la capacité requise et une peau souple, onctueuse.

Le parquet de reproduction.—Pour former le parquet de reproduction, faites une nouvelle sélection parmi les poulettes; rejetez impitoyablement tout volatile manquant de vigueur. Les femelles doivent être dans le meilleur état de santé possible, pas trop petites pour la race, ni trop grosses ni trop grasses, mais en bon état de chair et très vigoureuses.

Le mâle.—Le meilleur mâle pour ces poulettes de choix, c'est un cochet fort, bien développé, issu d'une mère bonne pondeuse, ayant une bonne constitution, beaucoup de vigueur, présentant les caractéristiques de la race et ayant une aussi bonne couleur que l'on puisse avoir sans sacrifier les autres points.

L'accouplement.—On accouplera les poules quelques jours avant que l'on désire avoir des oeufs fécondés. Règle générale, on mettra un mâle pour une douzaine de femelles américaines; pour les races plus légères, on pourra laisser quelques femelles de plus.

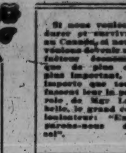
L'incubation.—Pour un parquet ordinaire ne comptant pas plus de cent poulettes, l'incubation naturelle bien conduite vaut peut-être tout autre système. Pour des renseignements détaillés sur la mise à couver des poules, demandez la circulaire No 1 à la ferme expérimentale, Ottawa. Pour plus de cent poules, l'incubation artificielle est un avantage.

L'époque de l'éclosion—Pour les races lourdes, la meilleure époque au Canada est la première ou deuxième semaine d'avril; pour les races plus légères, deux ou trois semaines plus tard. Les poussins tardifs sont toujours un ennui et généralement une cause d'échecs. Ils sont un des plus grands obstacles au succès. De quatre à huit semaines de ponte avant la nouvelle année font généralement toute la différence entre le profit ou la perte. Arrangez-vous donc le mieux possible pour que les poulettes viennent au monde à temps.

Elevage des poussins.—Pour l'élevage naturel, on met généralement les poussins sous cage. Ces cages doivent toujours être tenues à distance du reste des poules et on les changera de place tous les jours. Pour l'élevage artificiel, les poulaillers-colonies, avec de petits réchauds, sont les meilleurs; lorsque les poussins sont assez gros, on enlève les réchauds et on laisse aux poulets l'usage du poulailler tout l'été.

F.-C. ELFORD,
Aviculteur du Dominion.

Autour de la Ferme





L'ELEVAGE DES VEAUX

Si nous voulons avoir de bons et beaux troupeaux, il faut élever de bons et beaux veaux.

Il va sans dire qu'il nous faut d'abord une matière première de bonne qualité, c'est-à-dire que ces veaux doivent provenir de bons reproducteurs et que la mère doit, durant la période de gestation, avoir reçu une nourriture convenable.

Voici pourquoi on a généralement de mauvais et pauvres veaux:

1—On donne à la fois trop de lait au jeune veau.

2.—On lui donne du lait froid ou aigre (sur).

3.—On sert ce lait dans des seaux ou auges malpropres.

4.—On tient les veaux dans un endroit humide et obscur.

5.—On met trop de veaux dans le même espace. Ils sont à l'étroit et manquent d'exercice.

6.—On sert le lait dans des auges. Il arrive que certains veaux ingurgitent le double de ce dont ils ont besoin, tandis que d'autres n'en ont pas la moitié de ce que leur organisme exige.

7.—On ne commence pas assez tôt à donner du grain aux veaux et l'on ne continue pas assez longtemps après que l'on a commencé.

8.—On oublie qu'un veau a besoin de sel.

9.—On oublie que tous les jours le veau a besoin d'eau claire.

10.—On tient les veaux dehors sous un soleil brûlant.

A moins que le veau soit faible ou que la mamelle de la vache soit enflammée, il est préférable de séparer le veau de sa mère dès la naissance. Le veau doit cependant recevoir le lait de sa mère pendant les quatre premiers jours: ce lait que l'on appelle "colostrum" sert de purgatif au veau, est très digestible et très nourrissant; il est riche en matières minérales et azotées.

Le jeune veau a l'estomac peu développé et faible et ne doit recevoir que très peu de nourriture à la fois. On lui en doit donner souvent. Durant les deux premières semaines, on doit donner de 8 à 10 livres par jour et cela en trois ou quatre repas. On doit donner au veau le lait entier, tel qu'il vient de la vache durant les deux ou trois premières semaines. On pourra alors commencer à en remplacer une partie avec du lait écrémé. Il faut au moins prendre une semaine pour faire le changement du lait entier au lait complètement écrémé.

A la quatrième semaine, le veau doit recevoir par jour 12 livres de lait écrémé. On doit servir en deux repas et l'on augmentera la ration de deux livres chaque semaine jusqu'à ce qu'on ait atteint 16 ou 18 livres par jour, alors qu'il n'est plus nécessaire de l'augmenter davantage.

Quand on commence à donner du lait écrémé, on doit remplacer la crème qui a été enlevée par des nourritures riches en gras. La farine de graine de lin est la plus convenable. On ajoute au lait écrémé une cuillerée à table de farine de graine de lin que l'on aura ébouillanté 45 minutes à une heure auparavant.

A l'âge de trois semaines on donne une petite quantité d'avoine ronde à laquelle on ajoute un peu de son. A partir de ce moment, on donne du bon foin, des grains verts ou du trèfle. A la cinquième semaine, on remplace l'avoine ronde par le mélange suivant:

2 parties d'avoine finement moulue;
2 parties de son;
1 partie de farine de lin.

On soigne ce mélange à raison d'un huitième de livre (2 onces) par jour et on augmente graduellement pour que le veau à l'âge de quatre ou cinq mois, reçoive de 1 à 1½ livres par jour. Cette ration de grain doit être maintenue jusqu'à ce que le veau soit mis au pâturage l'année suivante.

Si le veau n'a pas de sel en pierre à sa disposition, on doit lui donner du sel régulièrement en quantité limitée et un peu d'eau claire et fraiche tous les jours.

CAUSE DE LA DIARRHEE.

La diarrhée provient:

1o.—De ce qu'en une seule fois on donne trop de lait.

2o.—De ce qu'on lui donne du lait froid ou aigre (sur).

3o.—De ce qu'on le soigne dans des vaisseaux malpropres.

4o.—De ce qu'on tient les veaux dans un endroit humide, obscur ou froid.

5o.—De ce qu'on a trop de veaux ensemble.

REMEDE.

Réduire la nourriture et même la supprimer complètement pendant 12 heures. Dans un cas grave, donnez une cuillerée à table d'huile de ricin (huile de castor). Ne donnez que du lait entier chaud en petite quantité, auquel vous ajouterez un peu de farine sèche. A tous les trois ou quatre heures, donnez un oeuf cru. Tenez le veau dans un endroit chaud et propre.

I. VILLENEUVE,
Instructeur agricole.

CULTURE MIXTE.

Oui, Messieurs, le commerce de lait et d'animaux a la plus enviable perspective que peuvent désirer nos cultivateurs. Le fermier adonné à la culture mixte est donc assuré de faire beaucoup d'argent. En effet, on voit des fermiers qui, après avoir vendu l'automne dernier du blé et des animaux pour des montants presque fabuleux, vendaient encore cet hiver pour $10, $12 et $15 de lait par jour. Bien qu'un certain nombre disent, en souriant un peu sous leur moustache, que ce lait leur coûte bien cher, il est bien reconnu que ces messieurs vendeurs de lait font de l'argent énormément.

Ces fermiers, qui ont peiné au grand travail de l'été, auraient bien droit de se reposer l'hiver. Ne vous mettez pas trop en peine de ces gens-là; leur hiver est moins rude que le vôtre. Pensez-vous que des gens qui vendent autant de blé que vous et qui en plus vendent des animaux et du lait pour des milliers de dollars sont plus à plaindre que vous? Ils ont un serviteur, — qu'il faut payer, me direz-vous. — Oui, et même cher. Mais n'empêche que rendus au printemps ils ont plus d'argent que vous, sans compter qu'ils ont eu plus de bon temps que vous.

Quand un cultivateur ne fait d'argent qu'à l'automne et que l'hiver se passe à manger le bien gagné, il y a de quoi faire du mauvais sang. Et donc! Quand un cultivateur a une belle grande famille avec de grands et petits garçons adonnés au soin des animaux, s'il en rentre de l'argent dans ces maisons-là!

Tiens, on dirait qu'un cultivateur a été créé et mis au monde pour se plaindre! Cessez donc cette manie et considérez donc le bel avenir que vous préparez à vos enfants, quand vous faites une culture intelligente.

Sans doute vous payez très cher pour vos employés, — et ne vous faites-vous pas trop servir quelquefois? — mais je vous en prie, ne vous plaignez plus du haut prix des fourrages. N'estimez plus à $25 la tonne vos bottines de chardons jaunes et de folle avoine. La culture mixte sait convertir ces mauvaises herbes en bon fourrage; mais qu'en faisiez-vous avant de garder des animaux, et qu'en font ceux qui s'obstinent à ne faire que la culture des grains. Ces mauvaises herbes n'étaient bonnes alors qu'à être brulées sur le champ, ou tout au plus à être enfouies sous vos labours d'été. C'était un engrais, dites-vous. Oui, mais un engrais si maigre qu'il n'a rien servi à vos guérets d'été. Aussi sont-ils réduits en poussière qu'emportent les premiers vents du printemps.

Messieurs, ceux qui ont laissé les guérets d'été pour prendre la culture mixte vendent autant de blé qu'ils ne le faisaient par le passé; ils font beaucoup plus d'argent, puisqu'ils sèment de moins grands terrains pour récolter plus. En plus ils vendent de la viande et du lait, et en cela ils font énormément d'argent. Cependant, des cultivateurs qui suivent leurs affaires de près prétendent que des revenus des animaux de ferme, ce n'est ni la viande ni le lait, mais bien les engrais qui valent le plus au cultivateurs.

N.-C. JUTRAS, ptre.

Avis

AVIS est par la présente donné que l'association The Army and Navy Veterans du Canada demandera aux Communes du Canada, à la présente session, d'amender son acte d'incorporation, chapitre 10 de 7-8 Geo. V, afin de lui permettre de constituer "The Dominion Association of Ladies' Auxiliary of the Army and Navy Veterans in Canada", dans le but et avec les objectifs suivants: savoir. De promouvoir dans tout le Canada la formation de succursale de dames auxiliatrices et de leur accorder des chartes, d'assister l'association The Army and Navy Veterans du Canada dans le soin des malades et des vétérans invalides ainsi que de ceux qui dépendent de leurs soins, de promouvoir les entreprises patriotiques, d'aider aux veuves de par la guerre et à ceux qui dépendent d'elles et en général d'aider par tous les moyens l'association The Army and Navy Veterans du Canada dans la réalisation de tous ses objectifs, tels que définis par son acte d'incorporation.

PRINGLE, THOMPSON,
BURGESS & COTE,
122, rue Wellington, Ottawa,
Procureurs des requérants.

Fait à Ottawa ce 8me jour de mars 1920.

SACRE-COEUR

Soirées dramatiques et musicales

Les soirées de jeudi et vendredi dernier ont été un véritable succès. Très bonne assistance, surtout à la deuxième représentation, il y eut salle comble. Nos jeunes artistes se sont distingués. Tous les rôles ont été bien tenus. Voici la liste des personnages de cette comédie de Labiche "Les vivacitées du Capitaine Tic":

Horace Tic, capitaine de cavalerie, Jean-Charles D'Auteuil; Desambois, tuteur, Maurice Goulet; Célestin Magis, prétendant de Lucille, Louis-Philippe Thibault; Mme de Guy-Robert, Mlle Béatrice Olivier; Lucille, sa nièce, Mlle Renée Castéla; Bernard, domestique du Capitaine Tic, Thomas Olivier; Baptiste, domestique de Mme de Guy-Robert, Honorius Boucher; Un invité, Joseph Lavoie; Une invitée, Mme Jos. Lavoie.

Cette spirituelle comédie en trois actes renferme de belles réparties et fût bien goûtée de l'assistance. M. D'Auteuil s'est distingué, comme Capitaine Tic et M. Goulet s'est surpassé dans le rôle de Désambois. M. Tihbault était très bien entré dans son rôle et fut on ne peut plus sérieux. C'était Magis lui-même, quoi! Mlle Olivier a fait preuve de beaucoup de talent dans le rôle de Mme de Guy-Robert, et d'une facilité très naturelle. Mlle Castéla était bien dans le rôle ingénu de Lucille. M. Thomas Olivier, (Bernard), et M. Boucher, dans Baptiste, ont bien réussi. De même, M. et Mme Lavoie étaient tout ce qu'il faut.

A la partie musicale, il y eut, à la soirée de jeudi:

Ouverture, duo de piano par Mlles Yvette Sala et Blandine Thibault; premier entr'acte, chant par Mme Bessette, avec Mme L.-A. Farley au piano; deuxième entr'acte, solo de violon: (a) Choeur de la Straniera, (b) Chant de Isar et Carpenter, par Mlle Yvette Sala.

A la soirée de vendredi:

Ouverture, Duo de piano, "Under the Double Eagle", par Mlles Paules et Yvette Sala; premeir entr'acte, chant, par Mme Thomassin, accompagnée au piano par Mlle Louise Lavack; deuxième entr'acte, piano, par Mlle A. Dostert.

Les élèves de l'école qui ont rempli quelques numéros de ce programme se sont très bien exécutées et méritent beaucoup d'encouragement. Mmes Bessette et Thomassin nous ont donné du beau chant, très bien rendu. Leurs voix si avantageusement connues nous exempte d'en faire l'éloge, et nous pouvons en dire autant de la musique de notre distinguée pianiste, Mlle Annette Dostert.

A cette soirée de vendredi les MM. Dussault, du Juniorat de Saint-Boniface, nous donnèrent aussi un excellent solo de violon avec accompagnement de piano.

Tous ces artistes furent fort applaudis.

Dimanche dernier il y eut aussi une soirée donnée par les élèves dans les salles de l'école. Les parents désirant juger par eux-mêmes du progrès de leurs enfants, ainsi que leurs amis désirant les encourager de leurs applaudissements, remplirent littéralement la salle. Nos bonnes Soeurs avaient préparé le joli programme musical que voici:

1—Tom O'Shanter: piano, par Mlles L. Castéla, Y. Sala, B. Thibault et R.-A. Cloutier.

2—Chant, "La légende des flots bleus", par le choeur.

3—Trio: "Le Torrent", par MM. B. Léveillé, L. Dubuc et L. Hector.

4—"Première Valse", piano, par L. Bédard et H. Doyle.

5—Airs Canadiens, piano, par Mlles M. Hinds, M. Thurston, E. Caron et Jeanne d'Arc Aubin.

6—Chansonnette: "La petite Bavarde", par Mlle I. Guilbert, avec Mlle L. Castéla au piano.

7—"In the Sun Light", piano, par Mlles I. Guilbert et M. Guertin.

8—"Airs Canadiens", piano, par MM. H. Sala, G.-E. Moissan, P. Villeneuve et E. Lélissier.

9—Gavotte, piano, par Mlles A. Doyle, C. Létourneau, Y. Dyck et O. Hobbs.

10—Distribution des diplômes de musique de l'Université de Toronto.

11—Chant: 'Better to laugh', par Mlle Y. Sala, avec Mlle P. Sala au piano.

12—"Caresses du printemps," piano, par Mlles M. Guertin et I. Guilbert.

13—"Heather Rose", piano, par MM. C. Létourneau et Y. Dyck.

14—Déclamation: "Le Sou de l'Orpheline", par Mlle M. Guertin.

15—"La Fontaine", piano, par Mlles L. Castéla et L.-H. Moissan.

16—Parade, piano, par MM. H. Sala et P. Villeneuve.

17—Farentelle, piano, par MM. B. Thibault et H. Léveillé.

18—Chansonnette, par M. E. Pélissier. M. H. Sala au piano.

19—"Frolic of Butterfly", piano, par MM. P. Pélissier et E. Léger.

10—Duo, piano: "Flowers Fairies", par Mlles Y. Desrochers, A. Gauthier, C. Marie et Lloyd Thursto.

21—Solo de violon: "Nocturne", par Mlle Y. Sala, Mlle P. Sala au piano.

22—"Fête des Fleurs", chant, par Mlles B. Thibault et P. Pélissier.

23—Déclamation: "Le défi de Listz", par M. B. Léveillé.

24—"Moon Moth", piano, par Mlles Y. Sala et L. Castéla.

25—"La Fileuse" par Mlle P. Sala.

26—Duo comique: "Aimez-vous la musique?", par Mlles P. Pélissier et B. Thibault. Mlle E. Léger au piano.

27—Duo de piano: "Napoli", par B. Léveillé, Y. Sala, P. Pélissier et E. Léger.

28—O Canada, par le choeur.

Voici la liste des élèves qui ont obtenu leur brevet en musique de l'Université de Toronto: Evangéline Léger, Brunelle Léveillé, Yvette Sala, Olive Hobbs, Marguerite Guertin, Cécile-Marie Thurston, Louis-Hector Moissan et Maurice Prud'homme.

Ces élèves ont fait honneur à leur école et sont un sujet de satisfaction pour ceux qui la soutiennent de leurs deniers. Et que dire du travail des bonnes Soeurs des Saints Noms de Jésus et Marie! Nous pouvons les proposer à tous comme modèles de dévouement, de persévérance et de patience.

* * *

Saint-Jean-Baptiste

L'assemblée de dimanche dernier a été très intéressante, et on y fait du bon travail. M. J.-H.-N. Léveillé présidait, en l'absence de M. L. Arsenault, et l'assistance était nombreuse.

M. E. Moissan fut nommé correspondant pour la presse anglaise pour ce qui concerne l'annonce des offices religieux et des fêtes à l'église du Sacré-Coeur.

Il fut aussi question de notre grande fête nationale de cette année, qui sera en même temps le 30me anniversaire de la fondation de la Société St-Jean-Baptiste de Winnipeg. Le comité suivant fut nommé pour l'organisation de la fête religieuse et musicale du 27 juin: MM. E. Aubin, J.-A. Rhéaume, A. Brunelle, F.-E. La France et M. J. Poitras, directeur de notre chorale.

Un grand comité fut aussi nommé pour l'organisation de la fête champêtre du 1er juillet, et dont les noms seront donnés la semaine prochaine.

Ce comité doit se réunir en assemblée vendredi prochain, le 16, à 8 h. 30 du soir, dans les salles de l'école.

* * *

Cercle Littéraire

On est prié de ne pas oublier que c'est dimanche prochain, le 18, qu'aura lieu l'assemblée générale régulière mensuelle du Cercle, dans la salle paroissiale, à 3 heures de l'après-midi. Tous les membres doivent se faire un devoir d'y assister, car il sera question d'affaires très importantes, entr'autre la formation d'une section d'histoire.

En même temps nous invitons tous les Canadiens-français ou toute personne parlant le français, de Winnipeg, à s'enrôler sous notre bannière. Aucune contribution en argent ou droit d'entrée n'est demandé. On ne demande qu'un peu de votre temps et de votre bonne volonté.

Voici les seules conditions requises par la Constitution pour admission au Cercle:

Art. 6, paragraphe 1: "Tout homme de langue française, ou parlant le français, et catholique pratiquant, âgé de 16 ans ou plus, peut être admis membre du Cercle.

Par. 2: "Tout homme désirant être admis membre du Cercle devra en faire la demande par écrit, donnant son nom, sa nationalité, son pays d'origine, sa religion et son âge, ainsi que son adresse. Telle demande doit être accompagnée de la signature d'un membre du Cercle et remise au secrétaire, qui la transmettra au Conseil.

Donc toute demande d'entrée pourra être adressée dès maintenant au secrétaire, M. E. Saint-Germain, et être laissée aux soins du R. P. Vézina, aumônier du Cercle, au presbytère. Si cette demande est faite avant vendredi soir de cette semaine, elle pourrait être acceptée à l'assemblée générale de dimanche prochain, car, tel que prévu par la Constitution, le Conseil pourrait prendre en considération telle demande avant de la présenter à l'assemblée générale.

Donc n'oublions pas l'assemblée générale de dimanche prochain et venons en grand nombre.

Il y aura aussi assemblée du Conseil, vendredi prochain, le 16, à 8 heures du soir, dans les salles de l'école.

* * *

Le R. P. Normandin nous donna le sermon à la grand'messe, dimanche dernier. A cette occasion, il adressa de chaleureux remerciements au R. P. Vézina pour son dévouement à la desserte de la paroisse pendant son absence, et nous dit son bonheur de se retrouver au milieu de ses paroissiens.

* * *

Il nous fait plaisir d'annoncer que Mme Chauvière est de retour de l'hôpital et en bonne voie de convalescence.

* * *

La présidente des Enfants de Marie invite tous les membres de la congrégation à assister à une pratique de chant qui aura lieu vendredi soir, à huit heures.

GRAND PATRON CAN.-FRANCAIS

(Suite de la page 1)

eux-mêmes. Il y réussit et son prestige, loin d'en souffrir, en est accru. On le consulte et on le suit avec d'autant plus de déférence et d'empressement qu'il ne s'ingère pas dans la conduite de la fédération. Il ne prétend pas assister au conseil qui la gouverne; mais les ouvriers l'y invitent fréquemment.

Ces ouvriers, d'ailleurs, catholiques convaincus et pratiquants, gardent, avec le sentiment de leurs droits et de leur indépendance, la conscience claire de leurs devoirs et de la discipline. Ils débattent, avec le patron, les conditions de leur vie; mais ils reconnaissent que le chef de l'entreprise est maître dans l'usine.

Ils sont, dis-je catholiques convaincus et pratiquants. A les conserver dans la foi, M. Dubuc travaille avec une sollicitude attentive. Il estime que le premier devoir du patron chrétien est d'assurer, dans la mesure de son influence, avant même le bien-être matériel de ses ouvriers, leur salut éternel. Il apporte à cette partie de sa tâche, à la fois une sévérité rigoureuse et un affectueuse vigilance. Il ménage, à ceux qu'il emploie, des conditions favorables à la vie religieuse, en même temps qu'il écarte de ses ateliers les éléments pernicieux. C'est ainsi que, d'une part, il élimine impitoyablement les ivrognes incorrigibles et les blasphémateurs publics et que, d'autre part, construisant un village ouvrier autour d'une nouvelle usine, il y élève en premier lieu l'église, le presbytère et l'école.

J'ajoute que s'il a le bonheur de voir les travailleurs accourir en foule à l'église ouverte par ses soins, il n'a pas souvent l'ennui de sévir contre des individus qui abusent de la boisson ou qui profanent le nom de Dieu. Le faubourg du Bassin, à Chicoutimi, placé sous la protection du Sacré-Coeur, dont la statue se dresse au milieu de la place publique, est presque uniquement peuplé par les ouvriers des usines de pâte; or, on n'y rencontre pas un seul cabaret; par ailleurs, il y a bien des années qu'on n'a pas eu à y réprimer un seul délit.

Les travailleurs y vivent en famille, heureux et paisibles, contribuant par leur zèle et leur bonne volonté à la prospérité de l'industrie qui, à son tour, par cette prospérité, leur assure une existence enviable.

Ils n'ont pas la prétention, selon la phraséologie socialiste, d'être des travailleurs *conscients*: ils se contentent d'avoir le souci et la fierté d'être des travailleurs *consciencieux*.

C'est, précisément, leur délicatesse de conscience qui a permis de résoudre, à leur profit, ce problème, ailleurs si épineux et parfois presque inextricable, de la journée de huit heures.

Alors que dans nos pays, cette limitation du travail paraît nuire à l'intensité de la production et ne procurer au prolétariat un peu plus de repos que pour provoquer un malaise économique dont ils pâtiront eux-mêmes,—à Chicoutimi, dans les établissements Dubuc, elle fonctionne sans inconvénient depuis plusieurs années. Elle a été réalisée, par l'accord entre la fédération ouvrière et le patron, sur l'initiative de l'autorité religieuse. Le principal artisan de cette réforme fut le vicaire général Lapointe, directeur des oeuvres sociales et aumônier de l'Association des Travailleurs. Et, pour l'obtenir, il se fonda sur la conscience des ouvriers. En leur nom, il déclara que, si la journée devenait plus courte, l'ardeur, n'étant plus ralentie par la fatigue et ne devant jamais être attiédie par la mauvaise volonté, n'en serait que plus intense. Les ouvriers, bons catholiques et soucieux de remplir leurs devoirs d'état, ont tenu la parole de leur aumônier. Ils savent que la paresse ou la négligence, avant même d'être une faute au détriment du patron, est un péché devant Dieu.

que M. Dubuc en est diminué

(Suite à la page 9)



Il est défendu de souscrire à l'emprunt sinn-fein en Irlande

Dublin, 9. — "Souscrire à l'Emprunt Sinn Fein en Irlande est une offense contre la loi", d'après les déclarations de deux magistrats du comté de Wexford, qui, dans un cas récent, soutinrent qu'un tel emprunt était un attentat contre le gouvernement monarchique. Un riche fermier qui avait fait l'achat de plusieurs bons de la République Irlandaise, équivalent à £25, fut traduit devant les tribunaux, et, comme il refusait de payer caution attestant sa bonne foi il fut jeté en prison pour trois mois.

Les sentiments qui divisent le peuple irlandais en deux sections, s'étendent même jusqu'aux sociétés scientifiques, comme l'académie Royale Irlandaise, par exemple, institution la plus importante de toute l'Irlande, qui vient justement de refuser la readmission du professeur John MacNeill, à son personnel. Le professeur MacNeil était dans le passé membre du personel de l'Académie Royale, et la société cita dans ses annales, tout ce qu'il avait contribué à l'enseignement de l'histoire irlandaise, étant l'un des hommes les plus renseignés de toute l'Irlande en cette matière.

Après la révolution de 1916 il fut expulsé et sentencié à vingt années d'emprisonnement. Mais, depuis il fut libéré et réintégré au professorat de l'Université Nationale d'Irlande. Ses amis espéraient qu'il reviendrait à l'Académie Royale, mais ces espérances ont été déçues.

L'opposition contre le gouvernement n'a jamais été si marquée qu'elle l'est aujourd'hui. Quelques critiques se permettent même de protester contre le trop de sévérité du régime militaire actuel. Ces attaques contre le régime militaire sont en réponse à d'autres personnes qui affirment que les mesures prises jusqu'à date, ne sont pas assez énergiques et qu'elle n'ont pas atteint leur but.

L'impossibilité de découvrir les instigateurs des récents désordres et la faillite à trouver des informations relatives aux prochains raids, ont donné lieu à une critique sévère. Les agents du gouvernement sont apparemment les victimes de fausses informations, et plusieurs de ces raids militaires semblent basés sur des dates fournies par des personnes anxieuses de compliquer le travail administratif. De temps en temps ils ont eu pour résultat des saisies d'armes et de munitions, mais le plus souvent les soldats n'ont réussi qu'à faire main-basse sur des liasses de littérature séditieuse.

LES TROUPES FRANCAISES OCCUPENT CINQ VILLES ALLEMANDES

Les troupes du général Degoutte entre dans Francfort et Darmstadt sans rencontrer de résistance. — Etat de siège. — Note au gouvernement allemand.

Paris, 8. — Les soldats français ont occupé aujourd'hui les villes allemandes de Francfort-sur-Main et Darmstadt. Les troupes commandées par le général Degoutte qui gardaient la tête du pont de Mayence ont reçu un ordre du maréchal Foch d'avancer à la suite des négociations entreprises par le gouvernement français hier pour induire Berlin à retirer ses troupes de la zône neutre sur la rive est du Rhin.

La grande question, au dire des journaux, est de savoir si les alliés vont appuyer la France et jusqu'où. Cette demande a été faite au premier ministre Millerand par "l'Echo de Paris", hier soir, et le premier ministre a répondu: "L'Angleterre a été victorieuse, mais la France aussi, j'ai confiance que tout ira parfaitement."

Lorsqu'on lui demanda qui paierait les dépenses de l'occupation, M. Millerand répondit: "Pourquoi ne serait-ce pas l'Allemagne puisque c'est elle qui par ses actions nous a obligés à cette mesure de coercition."

L'occupation de Francfort, Darmstadt et autres villes allemandes dans la zône neutre est généralement appuyée par les journaux de toutes les nuances politiques. On reconnait que l'opération est pleine de risques et onéreuse mais inévitable vu les tendances du gouvernement de Berlin.

Les journaux déplorent cependant le fait que les alliés ne participent pas au mouvement.

LA NOTE DE MILLERAND

La note du premier ministre Millerand sur la question de l'occupation des villes allemandes à l'est du Rhin, déclare que le gouvernement de Berlin "a cédé sous la pression du parti militariste" et que l'envoi de troupes dans la région neutre n'était pas justifiée par la situation. Il a indiqué que le mouvement des troupes françaises serait une mesure de précaution. Le premier ministre a aussi déclaré que, si l'Allemagne avait observé les clauses de désarmement du traité de Versailles, ni la révolution Kapp ni la révolte de la région de Ruhr n'auraient eu lieu.

M. Millerand a informé aujourd'hui, de façon officielle, le Dr von Mayer, chargé d'affaires allemand à Paris, de la décision du gouvernement français, et lui a dit que les Français se retireraient des villes occupées, aussitôt que les Allemands évacueraient la zone neutre. La note du premier ministre se lit comme suit: "Dans ma lettre du 2 avril, je vous ai demandé de faire des instances auprès de votre gouvernement afin d'obtenir le retrait immédiat des troupes allemandes de la zône neutre.

"Ma demande n'ayant encore pu obtenir aucun résultat, j'ai l'honneur de vous informer que le général commandant en chef des armées du Rhin a reçu des ordres d'occuper immédiatement les villes de Francfort, Hambourg, Hanau, Darmstadt et Dieburg. Cette occupation se terminera aussitôt que les troupes allemandes auront évacué tout à fait la zône neutre."

A DARMSTADT

Darmstadt, 6. — La ville a été occupée par les troupes françaises à sept heures ce matin. L'occupation s'est effectuée sans incident.

A FRANCFORT

Mayence, 6. — Les troupes françaises sont entrées dans Francfort à cinq heures ce matin. Elles n'ont rencontré aucune résistance de la part des troupes du gouvernement allemand.

PROCLAMATION DU GENERAL DEGOUTTE

Mayence, 6. — Les troupes françaises sont entrées dans Francfort à cinq heures ce matin et n'ont trouvé qu'un petit peloton de troupes allemandes laissées là pour faire la police de la ville. L'occupation ne consista que dans une marche militaire et ne fut accompagnée d'aucun combat.

Les troupes françaises entrèrent dans Darmstadt peu après. La garnison du gouvernement allemand était partie à minuit pour éviter tout contact avec les Français et ce matin elle était à six milles de la ville. Le général Degoutte a émis une proclamation aux villes de la région occupée déclarant que les troupes françaises avaient traversé le Rhin pour forcer le gouvernement à respecter son traité avec les alliés et affirmant qu'il n'y avait dans le fait de l'occupation aucune intention hostile contre la population de cette région.

La proclamation dit que les troupes françaises se retireront aussitôt que les troupes du gouvernement allemand auront évacué la zône neutre et déclare que personne ne sera molesté par les soldats français tant que l'ordre sera maintenu.

La proclamation donne les avis suivants pour l'ordre public:

Francfort, Darmstadt, Offenbach, Hochstadt, Koenigstein et Dieburg ainsi que les villes et les districts dans le cercle de Gross Gerau, Lang Schwalbach et Weibaden, à l'exception de Biebrich, sont déclarées en état de siège.

Les autorités allemandes et les services publics continueront à fonctionner sous les représentants français et les grèves ne seront pas tolérées.

On enlève temporairement à la population le droit de circuler dans les différentes places de neuf heures du soir jusqu'à cinq heures du matin.

Les rassemblements de plus de cinq personnes dans les rues ou dans les endroits publics ou privés sans autorisation sont interdits.

Les journaux sont suspendus temporairement et l'on doit avoir la permission pour se servir du téléphone et du télégraphe. La censure postale est temporairement établie, les appareils radiotélégraphe seront désorganisés et l'usage des pigeons voyageurs est défendu.

Toutes les armes et grenades doivent être déposées dans les hôtels de ville avant six heures après l'émission de cette proclamation, mais la police régulière aura droit de garder sabres et revolvers.

Toute infraction à ces règlement sera jugée en cour martiale.

Le général commandant l'armée du Rhin, dit en continuant la proclamation, compte sur les pouvoirs publics et la population pour comprendre la nécessité de ces mesures et espère qu'il ne sera pas nécessaire de faire de la répression. Il était vers cinq heures ce matin lorsque les tanks français firent leur entrée dans Francfort. Ils étaient suivis d'un bataillon de francs-tireurs et d'une compagnie d'ingénieurs, et ces troupes occupèrent les points stratégiques et la station de chemin de fer. Une demi-douzaine de tanks furent placés près de la station et des casernes et d'autres troupes près des quartiers généraux de la police et du bureau de poste.

TOUT EST CALME

Francfort, 6. — Les troupes françaises, en arrivant ici, ce matin, à 4.45 heures, ont trouvé les rues de la ville désertes, comme on pouvait s'y attendre à une telle heure. Les troupes étaient attendues depuis hier soir.

Les quelques personnes qui se trouvaient dans les rues regardèrent passer avec un air d'indifférence les uniformes français.

A l'aurore, une proclamation issue par le général Degoutte fut affichée dans la ville. Les Allemands, se rendant à leur travail, lurent en passant, mais tout se passa avec calme. Les troupes allemandes régulières, dont la présence avait été tolérée par les alliés, dans la zône neutre, se sont retirées hier, dans la journée et la soirée. L'occupation de la zone neutre entre Francfort et Darmstadt s'est faite avec calme, ce matin.

PARAITRA SOUS PEU

"Le capital et le travail", par M. Noël Bernier. Prix: 10 sous franco. — Comité de Propagande La Vérendrye de l'A.C.J.C., 39, Ave Provencher, Saint-Boniface, Man.

LES TROUPES FRANCAISES CONTINUENT LEUR AVANCE ET OCCUPENT HAMBOURG

Berlin proteste. — Les journaux anglais critiquent la France. — "Le sort de l'Allemagne en jeu".

Metz, 7. — Les troupes françaises sur la rive droite du Rhin, continuent à avancer et ont occupé Hambourg, neuf milles au nord de Francfort, à six heures ce matin.

Berlin, 7. — Des troupes sont entrées dans les faubourgs d'Essen, dans l'après-midi de mardi. Un détachement a occupé l'Hôtel de Ville, hier soir. Une dépêche venant d'Essen, via Paris, et reçue mardi après-midi, a annoncé que les troupes du reichswehr sont entrées dans Essen des deux côtés de la ville.

De longues colonnes de l'armée rouge ont passé à travers Elberfeld, mardi. La plupart ont remis leurs armes dans cette ville. Les autres se sont rendues dans les territoires occupés, surtout à Sollingen, où elles ont été désarmées par les Anglais. D'autres bandes d'insurgés, encore armés, rôdent dans les montagnes. Le transport par chemin de fer reprendra probablement aujourd'hui.

Berlin, 7. — L'occupation des villes allemandes de la zône neutre par les soldats français a été dénoncée, dans une proclamation officielle. Il est déclaré que le gouvernement a fait tout en son pouvoir pour prévenir "une action inqualifiable, qui n'est nullement en accord avec les termes du traité et qui n'est pas en proportion avec l'insignifiance de nos mesures dans la région de Ruhr.

L'ATTITUDE DE LA GRANDE-BRETAGNE

Londres, 7. — La Grande-Bretagne attend une assemblée du conseil suprême qui se réunira demain avant de prendre une attitude vis-à-vis de la France touchant l'Allemagne.

Le comte de Derby, ambassadeur anglais en France, était à Londres hier et est retourné à Paris pour assister à la conférence des ambassadeurs et premiers ministres qui a lieu aujourd'hui. La conférence qui aura lieu à Londres demain réunira probablement toute l'assistance possible vu l'importance des questions qui y seront traitées.

Le cabinet n'a pu se réunir hier vu que le premier ministre Lloyd George est dans les Galles, que Winston Spencer Churchill, secrétaire de la guerre, est en France, et les autres ministres sont allés passer les vacances de Pâques en dehors.

Le "Daily News" considère l'action de la France comme une faute et exprime l'espoir que cette action n'amènera pas de scission entre la France, la Grande-Bretagne et l'Italie.

Tout en critiquant l'Allemagne pour avoir violé le traité sur un point de formalité, le "Telegraph" admet que les alliés de la France ne la suivront pas partout dans la politique où elle s'est engagée.

Le "Morning Post" approuve entièrement la politique française.

La "Westminster Gazette" [blâme la légèreté des a]lliés des alliés et ne retarde les arrangements avec l'Allemagne.

Le "Chronicle", qui présume que la France a pris cette mesure du consentement de la Grande-Bretagne et de l'Italie, réserve son opinion mais demande que rien ne soit fait par critique mal inspirée contre la France pour aider l'Allemagne à désintégrer l'entente.

COMMENTAIRES DES JOURNAUX ANGLAIS

Londres, 7. — Le "London Times" d'aujourd'hui, discréditant que la politique française augmente les responsabilités l'avance des troupes françaises en Allemagne, dit que "les Français ont fait la seule chose qu'ils pouvaient faire, après les avertissements qu'ils avaient donnés à l'Allemagne. La vive surprise, continue le journal, que cette démarche a causée parmi les habitants de Berlin est très salutaire. Nous espérons qu'elle aura un même effet parmi les militaristes allemands et leurs complices du Wilhelmstrass. Le journal exprime cette espérance qu'il ne sera pas nécessaire pour les autres alliés d'entrer dans le district de Ruhr. "Mais, dit-il, si la conduite du gouvernement allemand ou son incapacité à rétablir l'ordre et s'entendre, rend la mesure nécessaire, l'opinion publique en Angleterre, nous sommes convaincus, insistera pour que nos amis français reçoivent le plus complet et le plus sincère appui de leurs compagnons d'armes anglais."

Le "Times" dit qu'il a remarqué avec beaucoup d'étonnement des déclarations venant de Washington et de Rome, disant que les gouvernements anglais, américain et italien n'avaient aucune objection à l'avance allemande, à la condition que les troupes se retireraient sitôt le rétablissement de l'ordre.

"Nous ne savons pas ce que le gouvernement italien a ou n'a pas décidé, dit le "Times", et nous savons malheureusement que l'Amérique retourne de plus en plus à son ancienne attitude d'isolement, au moins tant que les élections ne seront pas terminées. Mais quant au respect du traité, il n'y a pas de raison pour que l'Angleterre abandonne la France."

LES JOURNAUX ALLEMANDS

Berlin, 7. — Les commentaires des journaux sur l'avance française dans le district de Ruhr contiennent beaucoup de critique du gouvernement, surtout, disent les journaux, après qu'ils furent avertis officiellement, lundi soir, que la délégation allemande à Paris ne considérait la situation qu'avec optimisme. Les feuilles de l'opposition accusent le gouvernement d'être incapable de maîtriser la situation. Les journaux réactionnaires, comme le "Kreuz Zeitung" et le "Taeglische Rundschau", attaquent le chancelier Mueller, non seulement pour avoir trompé le pays, au sujet de l'attitude de la France, mais pour "avoir permis des rapports constants d'amélioration dans le district de Ruhr, créant ainsi cette impression que les troupes étaient moins nécessaires dans le district qu'elles ne l'étaient en réalité."

Le "Kreuz Zeitung" regrette que la pacification du district de Ruhr n'ait pas été soumise au Conseil Suprême, au lieu d'être renvoyée à la France seulement.

Le "Tageblatt" ne peut pas comprendre pourquoi la France n'aurait pu attendre une semaine, vu que le gouvernement allemand prétendait que ce temps était nécessaire pour le rétablissement de l'ordre. Il ajoute que "la mesure coercitive de la France ne fait que produire une friction qui n'est pas nécessaire".

Le "Lokal Anzeiger" croit que la république allemande a été mise en danger et que son développement intérieur sera retardé de plusieurs mois. George Bernhard, l'écrivain politique, bien que condamnant l'acte des Français, dans le "Vossische Zeitung", admet que les Allemands n'ont pas observé le traité en tant que le nombre des détachements allemands dans la zône neutre est concerné. Il dit que le gouvernement s'est mis dans une position équivoque et conclut ainsi: "Le sort de l'Allemagne est dans les mains de la France, mais le sort de l'Allemagne est le sort de l'Europe, et dans la ruine de l'Europe, la France trouvera aussi son tombeau."

Paris, 7. — Le communiqué officiel suivant a été émis:

"L'opération militaire projetée contre Frankfort et Darmstadt s'est entamée aujourd'hui de bonne heure. Les troupes du 30e corps ont pris part à l'opération et n'ont rencontré aucune résistance. L'encerclement des deux villes et l'occupation des points importants du cercle s'est terminée à 11 heures grâce à notre cavalerie qui dans l'après-midi a occupé Hanay, antérieurement évacuée par les troupes allemandes. Un bataillon de police allemand a été fait prisonnier dans les casernes de Frankfort et désarmé."

GRAND PATRON CAN.-FRANCAIS

(Suite de la page 8)

On sera peut-être tenté de croire qu'une telle population facilite singulièrement la mission du chef de l'industrie d'autant. Ce serait une erreur. Les ouvriers de Chicoutimi pour vivre en pays catholique et pour avoir été pétris de traditions chrétiennes, n'en sont pas moins des hommes exposés à toutes les tentations et sujets à toutes les faiblesses. Ils ont été menacés, comme d'autres, par les éléments antichrétiens et révolutionnaires. Il fut un temps, à l'origine des établissements de pâte à papier, où ce milieu ouvrier semblait fléchir et risquait de déchoir. Il s'y mêlait des indi-

LES TROUPES FRANC

vidus suspects ou douteux. Si, au lieu d'un Dubuc, uni étroitement au clergé du diocèse et consciencieux des moeurs on eut eu, à Chicoutimi, un de ces hommes d'affaires qui se défient du prêtre et qui ne songent qu'au profit, la situation en eût été probablement compromise. Mais la Providence voulut que, dans le nouveau chef, la conscience du patron chrétien fût égale au génie de l'industriel. Et le bien se réalisa.

Nous sommes heureux qu'un tel résultat ait été obtenu, qu'un tel exemple soit donné par un homme de notre race, par un de ces bons et purs Français qui, sur l'autre rive de l'Océan, perpétuent, rajeunissent et honorent la vieille France dont ils se souviennent toujours.

François VEUILLOT.

Les gardes rouges ont mordu la poussière à Berlin

Berlin, 7. — Les armées rouges ont subi de lourdes pertes dans un combat contre les troupes du gouvernement près de Pelkum au sud-ouest de Ramm en Westphalie. Ces pertes se chiffrent à environ trois cents morts. C'est ce que nous apprenait ce matin une dépêche de Ramm. Deux chars blindés et une escadre d'avions ont participé au combat, ajoute la dépêche.

Berlin, 7. — Un communiqué officiel parle des progrès des troupes allemandes dans le district de Ruhr. Ce communiqué se lit comme suit: La marche des troupes de police dans la région industrielle va conformément au plan. Les troupes régulières sont maintenant au nord de Bottrop, Westphalie, laquelle n'a pas encore été occupée. L'ordre renait à l'est de Dortmund où le premier détachement vient d'entrer et où il fait une avance considérable contre de forts détachements de gardes rouges sur la mine Leunen-Kamen. Dans le district de Hoerde la gare Wickede a été saccagée par les gardes rouges ainsi que les mines Admiral et Glueckauf.

Le pillage est considérable à Dortmun. A Essen le département des provisions Krupp a été pillé.

PETITES ANNONCES

Tarif, 1½ sou par mot. Minimum, 35 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

Les personnes désirant faire un voyage au Canada, aux Etats-Unis, en Europe ou tout autre pays, feraient bien de s'adresser à M. M. E. Sabourin, agent de voyages, 65 avenue Provencher, Saint-Boniface, où tous les renseignements voulus leur seront donnés volontiers.

A VENDRE Etalons Percherons, enrégistrés dans la classe A. Très bons chevaux. Sommes forcés de vendre à cause du manque de main d'oeuvre. Vendons à bonnes conditions. Hébert Frères, St-Pierre, Man.

ON DEMANDE une sténographe d'expérience, français et anglais. Bon salaire et position permanente et agréable. S'adresser: Casier, 2878 bureau de poste, Winnipeg, Man.

A VENDRE plusieurs maisons et lots vacants. S'adresser à A. J. A. Cusson, bureau de la compagnie Cusson Lumber Ltée, St-Boniface.

SI VOUS VOULEZ UN AUTO pour passagers, adressez-vous à Geo. Beaulieu, 504 rue DesMeurons, téléphone Main 2494, Main 3365, St-Boniface.

A VENDRE—Ferme à trois milles à l'est de Rathwell et de l'école, sur la ligne du téléphone, 35 acres en culture, 10 acres en foin, 40 acres en paturage, le surplus en bois, soit 45 acres. Bonne maison, étable avec grange, hangar pour machineries, grainerie, bonne eau, toute clôturée. Prix: $23.00 l'acre. Mille piastres comptant. Le surplus, conditions faciles. Bonne terre pour la mixte. S'adresser à Jean Morand, Rathwell, Man.

A VENDRE à Saint-Claude, ferme de 240 acres. 80 acres prêts à être ensemencés, 20 en seigle d'automne, 38 en mil et la balance en paturage. Tout clôturé, bien bâti, maison, étables, fondation en ciment. Bonne grainerie. A 6 milles de la gare et de l'église, dans un centre français, ¾ de mille de l'école. Bonne eau. Conditions: $44 l'acre. $8,000 comptant et la balance par termes faciles. Ce prix comprend tous les instruments aratoires. Pour toutes informations s'adresser à Casier 88.

STENE DACTYLOGRAPHE de langue française trouverait de l'occupation temporaire ou permanente au Consulat Suisse, 715 Edifice McIntyre.

M. LABOSSIERE [illegible] rue DesMeurons, St-Boniface, informe le public qu'il trouvera à son magasin un choix des plus variés de viandes, de marchandises, d'épiceries. Le restaurant attaché à l'établissement est des plus propres et une attention particulière est accordée à la clientèle. Une visite est sollicitée.

ST. BONIFACE

Messieurs les docteurs Laurendeau et Prendergast qui ont, durant les cinq dernières semaines, suivi des cours de chirurgie et de bactériologie respectivement auprès de la Faculté de New-York, nous sont revenus hier et se déclarent enchantés de leur voyage. Ils voudront bien agréer l'expression de notre plus cordiale bienvenue.

* * *

A l'occasion du dimanche de la Quasimodo, le programme de la messe de Pâques a été répété sous la direction de M. Salomon Hélie. C'est la messe Sainte-Cécile de Gounod. Ce fut sans aucun doute la plus belle messe en musique qui ait encore été donnée à Saint-Boniface en notre cathédrale.

* * *

Quand aurons-nous le nouvel orgue? Des gens bien informés, ils nous l'assurent,—affirment que nous l'aurons à Noël.

* * *

M. Joseph Desautels, de la rue Desmeurons, a épousé, hier matin, Mlle Biron, de la rue Langevin.

* * *

Voici quelques-unes des dernières transactions de l'immeuble à Saint-Boniface. M. Gustave Rocan a vendu à M. J.-W.-A. Lane sa propriété de la rue Saint-Jean-Baptiste. M. Rocan a fait l'acquisition de la propriété Stanislas Jean, rue Dumoulin. Mme J.-H.-O. Lambert a vendu à M. Arthur Prendergast sa propriété de la rue Dumoulin, numéro 48. M. J. Rowan a acheté de Mme Lambert la maison qui se trouve à 50, Dumoulin. L'ancienne résidence de feu M. Z. Bertrand a été acquise par M. Ghezzi.

* * *

Dimanche prochain, 18 avril, à la salle Lavoie, aura lieu la dernière partie de cartes de la Fanfare LaVérendrye. A cette occasion un bon programme de musique sera exécuté. Les prix de la partie seront encore mieux que dimanche dernier. Distribution des prix de la série.

* * *

Mme Alphonse Lafond est de retour d'une promenade à Tisdale et de chez deux filles, Mmes W. Roy et G. Laporte.

* * *

Il nous fait peine d'apprendre que M. Roger Marion est dangereusement malade. Nous faisons des voeux pour son prompt rétablissement.

* * *

Le banquet annuel de la Chambre de Commerce aura lieu le 14 avril, dans la salle du Petit Séminaire. Celui de l'an dernier a déjà porté ses fruits. Il a réuni nos hommes d'affaires et leur a donné de l'esprit municipal. Tout fait augurer que celui de cette année portera aussi d'abondants fruits. Tout le commerce qui se fait de Saint-Boniface doit s'anoncer de Saint-Boniface et no npas de la grande voisine. A chacun le sien, disent nos hommes d'affaires, et ils ont raison.

* * *

M. Joseph Hélie remercie le public de l'encouragement qu'il lui a donné, et il est heureux de lui apprendre que c'est son intention d'accroître son commerce afin de pouvoir de mieux en mieux répondre aux besoins de sa clientèle. Pour célébrer le troisième anniversaire de son commerce, M. Hélie offrira d'ici fin avril d'avantageuses réductions dans l'épicerie.

Donna un bon conseil. M. W.-A. McCash, de Bhechin, Ont., nous écrit: "M. Wm Gleason, qui partit la semaine passée à Hanley, Sask., était malade depuis longtemps. Durant ces trois dernières années, il fut invalide, et incapable de s'occuper de ses affaires. Il dépensa des centaines de dollars, vit les meilleurs médecins du Canada, mais en pure perte. Je lui conseillai de prendre le Novoro du Dr Pierre, et bien que cela paraisse étrange, il se sentit mieux après la première bouteille. Il peut maintenant vaquer à ses occupations." Bien que ce cas paraisse remarquable, il n'en est pas moins vrai que l'histoire de ce vieux et simple remède herbeux montre une suite de résultats étonnants. Le secret de son succès est qu'il frappe à la racine du mal, aux impuretés du sang. Le Novoro n'est pas obtenu dans les pharmacies. Pour tous renseignements, s'adresser au Dr Peter Fahrney & Sons Co., 2501 Washington Blvd, Chicago, Ill. Livrés exempt de droits au Canada.

POUR LA DEFENSE NATIONALE

Association d'Education des Canadiens-français du Manitoba

A cause de quelques talons de reçus incomplets, nous nous sommes trouvés omettre, dans la publication de la liste de nos donateurs, les noms suivants:

M. Norbert Jutras	$1.00
Mme Hollebeke	$1.50
M. P.-E. Léveillé	$1.00

Nous prions ces personnes de bien vouloir nous pardonner cette involontaire omission.

Le drapeau japonais en Sibérie

Vladivostok, 6.—Le drapeau japonais impérial flotte actuellement sur tous les édifices du gouvernement, à la place du drapeau russe, après une lutte de huit heures, engagée hier.

Quelques-uns des chefs des contingents révolutionnaires ont été arrêtés et déportés. Tous les Russes ont été désarmés.

Pendant la nuit, les Japonais se sont battus avec des fusils, des mitrailleuses, des grenades et de la petite artillerie dans les diverses parties de la ville. Les Russes furent pris par surprise et ne ripostèrent pas. Un grand nombre de Russes se sont sauvés dans le pays montagneux qui se trouve en arrière de la ville. Ils vinrent de cette région quand le gouvernement de l'amiral Kolchak tomba sous les attaques du parti révolutionnaire.

De bonne heure dans la journée d'hier, les Japonais dirigèrent leur attaque du côté du quartier coréen et l'occupèrent.

Ce qui restait des troupes américaines expéditionnaires en Sibérie sous le commandement du brigadier-général Wm S. Graves, est parti de Vladivostok, le 1er avril. Quelques heures après leur départ, une proclamation fut affichée dans la ville, disant que les Japonais n'évacueraient pas encore la Sibérie.

Les troupes révolutionnaires russes s'emparèrent de Vladivostok au commencement de février. Le commandant des troupes russes qui occupaient la ville, le général Rozanov, se réfugia dans un vaisseau japonais, qui se trouvait dans le port. Après l'occupation, les autorités révolutionnaires gardèrent le contrôle de la ville avec l'intention de la remettre aux Bolshevistes.

Le roi des gaz

Ils ne l'ont pas en Amérique! C'est nous qui l'avons et qui l'eûmes déjà pendant la guerre, heureusement.

Le roi des gaz est M. Gabriel Berand, collaborateur du Dr Roux, à l'institut Pasteur.

M. Gabriel Bertrand se révéla en ces dernières années le chimiste de guerre le plus terriblement doué. Il se fût certes bien gardé d'exploiter ses talents en matière de gaz asphyxiants, si les Boches ne l'y avaient forcé et si les intérêts de la défense nationale ne l'avaient exigé.

Quand l'ennemi commença de nous attaquer avec l'arme perfide des gaz, le savant de l'institut Pasteur, qui n'avait jusqu'alors combattu que les microbes, sortit de sa retraite et offrit ses procédés, qui, naturellement, furent d'emblée accueillis.

Et ce fut par millions de tonnes qu'il fabriqua l'effroyable ypérite, réponse péremptoire du berger Gabriel Bertrand à la bergère Germania.

Depuis, il fait la guerre aux rats et aux insectes malfaisants, par la chloropicrine. Il a bien mérité de la patrie et de l'Académie des Sciences.